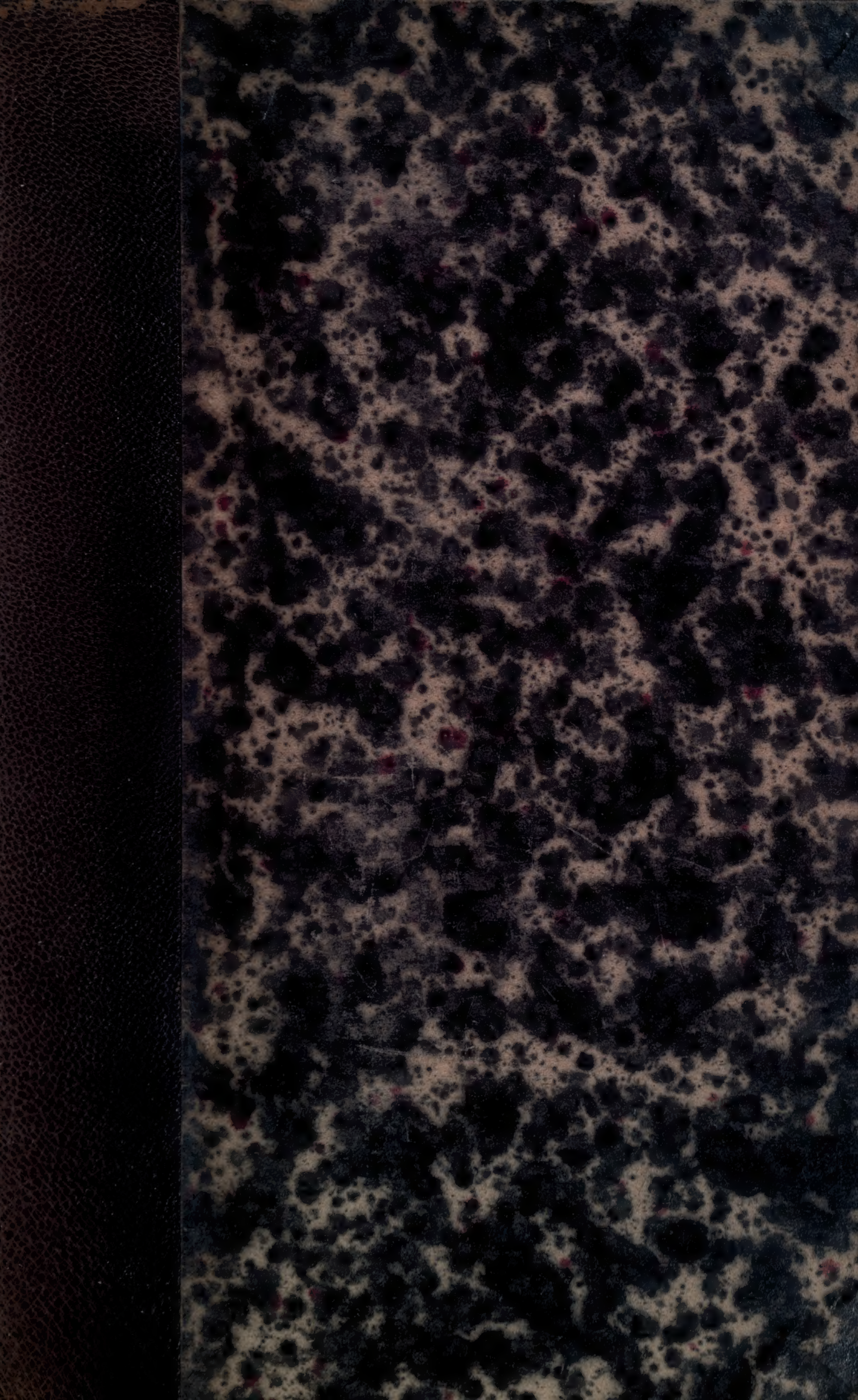
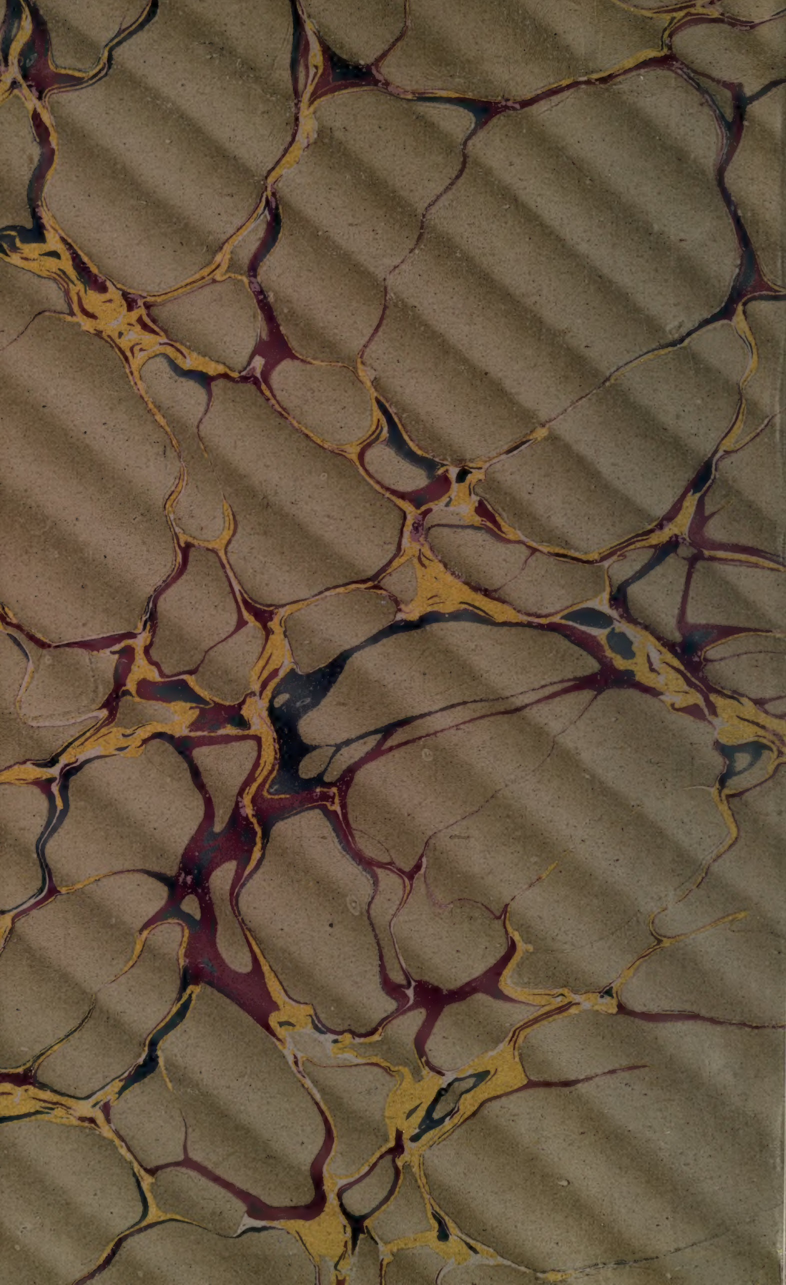
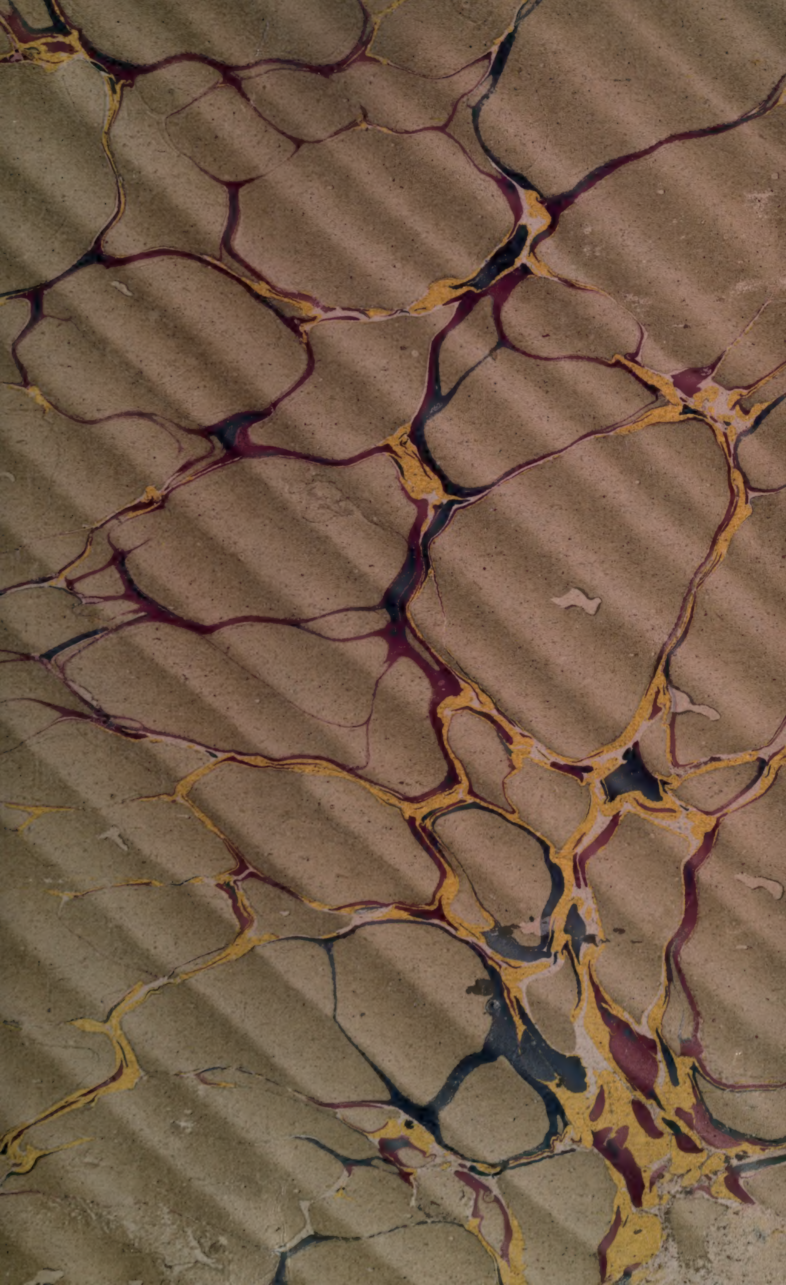








VERS L'ÉVANGILE
sous la nuée de guerre

DU MÊME AUTEUR

SERMONS :

Il a souffert, 6e édition. Un volume in-12....... 2 fr. —

Il règnera, 2e édition. Uu volume in-12........ 3 fr. 50

Il vit, 2e édition. Un volume in-12.............. 3 fr. 50

L'Evangile du Royaume, 2e édition. Un volume in-12.................................... 3 fr. 50

Sur la terre, 2e édition. Un volume in-12....... 3 fr. 50

Vers la Justice. Un volume in-12.............. 3 fr. 50

Certitudes. Un volume in-12................... 3 fr. 50

Délivrances, Un volume in-12.................. 3 fr. 50

MÉDITATIONS :

Le Problème de la Mort. Un volume in-12...... 2 fr. —

Silence et Prière, 4e édition. Un volume in-12 *(Epuisè)*................................ 2 fr. —

Prière et Silence, 2e édition. Un volume in-12.. 2 fr. —

Pour communier. Pensées et Prières en vue de la préparation à la Sainte-Cène. Un volume in-18.................................... 3 fr. —

CONFÉRENCES :

Peut-on rester chrétien ? Un volume in-12...... 1 fr. 50

La fin d'un christianisme. Un volume in-12 .... 2 fr.

Aux croyants et aux athées, 3e édition. In-12... 3 fr. 50

CAHORS, IMPRIMERIE COUESLANT. — 18.532

VERS L'ÉVANGILE
sous la nuée de guerre

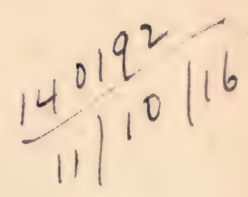
COURTES MÉDITATIONS
POUR COMMENCER CHAQUE SEMAINE

PAR

WILFRED MONOD

I





PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33

1915



A NOS ÉTUDIANTS EN THÉOLOGIE,

NOS ÉLÈVES MISSIONNAIRES,

NOS CANDIDATS AU SAINT MINISTÈRE,

TOMBÉS

POUR LE DROIT ET LA PAIX

DEPUIS LE DÉBUT DE LA GUERRE

Olivier Amphoux	†	7 septembre 1914.
Francis Monod	†	13 septembre 1914.
Robert Prunier	†	17 janvier 1915.
Pierre Krüger	†	23 mars 1915.
Gustave Escande	†	26 mars 1915.
Alfred Casalis	†	9 mai 1915.
Ernest Krieger	†	11 mai 1915.
Maurice Lauga	†	16 juin 1915.
Samuel Lagier	†	2 août 1915.
Maurice Rozier	†	16 juin 1915.



VERS L'ÉVANGILE

Ces méditations ont été rédigées au cours des mois écoulés, au fur et à mesure des événements qui ont marqué les années fatidiques 1914 et 1915. Même si le conflit européen devait cesser demain, la « nuée de guerre » serait trop lente à se dissiper pour que les pages suivantes perdissent leur actualité tragique. Elles sont, avant tout, un hommage au grand Méconnu, au grand Méprisé, au grand Trahi de l'heure présente, — « la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs » d'une civilisation en ruines, mais qui deviendra « la principale de l'angle ». Osons affirmer notre foi, plus fervente, plus réfléchie que jamais, en « Celui qui vient ». Un certain christianisme est mort, vive le christianisme !

ENTRE CRUCIFIÉS

Le Messie ? Un failli. Le Sauveur ? Un perdu.
A cent mille canons votre Christ sert de cible.
L'Europe est un calvaire où l'Eglise, impassible,
Attise la douleur de son Chef morfondu.

— Soit. Mais à Golgotha le Fils de Dieu, pendu,
Gardé par la prière et grandi par la Bible,
Avait su provoquer l'hommage irrépressible
D'un voisin de hasard, sur une croix tordu.

Le brigand moribond murmura sa requête
A celui qui, vaincu, déjà penchait la tête :
« Quand tu triompheras, pitié pour moi, Seigneur ! »

Le même cri de foi, pathétique Victime !
Monte, aujourd'hui, du fond de l'insondable crime :
En toi j'acclamerai l'imminent Rédempteur.

Noël 1915.



AUX CROYANTS

Union de prière pendant la guerre

Depuis Jésus-Christ, jamais, peut-être, une crise aussi terrible, aussi grosse d'incalculables conséquences, ne s'est déchaînée sur l'Europe.

Les forces de lumière et les forces de ténèbres s'entrechoquent.

Le monde est semé de calvaires.

Si nous savons y trouver les angoisses du Vendredi saint, nous y découvrirons, aussi, la victoire de la Résurrection, et le baptême de la Pentecôte.

Il faut que les supplications des enfants de Dieu, leur soumission dans l'épreuve, leur fraternité jamais lassée, exaucent les soupirs inexprimables de l'Esprit et renforcent les

énergies spirituelles qui sont à l'œuvre, ici-bas, pour inaugurer une ère nouvelle.

Groupés dans cette foi invincible, nous invitons ceux qui connaissent la puissance de la prière à s'unir, quotidiennement, dès leur réveil, pour charger leur croix, pour communier avec tous les champions du Royaume de Dieu sur la terre ou dans le ciel, pour obtenir, enfin, une bénédiction décisive qui élève chaque journée au-dessus de la précédente et qui nous qualifie, dans la communion du Rédempteur, pour mieux aimer, mieux servir et mieux sauver.

« Ô ÉTERNEL, JE T'INVOQUE DES LIEUX PROFONDS ! »

TON RÈGNE VIENNE !
TA VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE, COMME AU CIEL !

DEMANDEZ, ET VOUS RECEVREZ.
CHERCHEZ, ET VOUS TROUVEREZ
HEURTEZ, ET L'ON VOUS OUVRIRA.

« JE CONNAIS LES PROJETS QUE J'AI FORMÉS
SUR VOUS,
DIT L'ÉTERNEL,
PROJETS DE PAIX ET NON DE MALHEUR,
AFIN DE VOUS DONNER UN AVENIR
ET DE L'ESPÉRANCE. »



IN MEMORIAM

ICI CHACUN PEUT INSCRIRE
LES PARENTS, LES AMIS, LES GUIDES SPIRITUELS
MORTS EN DÉFENDANT LA FRANCE
ET L'AVENIR DE L'HUMANITÉ,
ET QUI VIVENT DANS LE MONDE INVISIBLE.



PREMIER DIMANCHE

ÉLÉVATION DU MATIN

La mort plane sur l'Europe.

Son ombre passe et repasse au-dessus des âmes agitées, comme le reflet d'un nuage sur les vagues.

« Mon cœur me dit de ta part : Cherchez ma face !... Je cherche ta face, ô Dieu vivant ! »

Que ta volonté s'accomplisse, ô Eternel ! Que la justice triomphe en nous, autour de nous, par nous, et, peut-être, malgré nous !

Préserve-moi de déshonorer à mon insu, par mes actes, mes paroles, mes intentions cachées, ou mes sentiments les plus secrets,

le drapeau de la France, le nom du Christ et la cause de l'Evangile.

Mon Dieu ! purifie mes mains, mes lèvres et mon cœur. Intensifie en moi, à l'heure même de la bataille, la protestation passionnée contre l'œuvre de violence qui nous est imposée.

Que je demeure inébranlablement fidèle à mes autels, obéissant à mes visions, soumis aux principes éternels de la montagne des Béatitudes et de la colline du Calvaire, uni à l'humanité tout entière à travers le Fils de l'homme.

Et si, néanmoins, dans « les ténèbres qui couvrent toute la terre », l'ivraie pousse en mon âme avec le bon grain, accomplis toi-même en ton enfant, Père juste et saint, Père miséricordieux ! le départ nécessaire et qui dépasse mes pauvres capacités.

En cet instant même, nos fils et nos frères, soldats de la France, privés de sommeil et d'abri, exposés aux maladies, à la captivité, aux blessures, à la mort violente, à toutes les souffrances du corps et de l'âme, offrent leur vie, avec sérénité, pour l'Idée.

Je m'unis à eux, ô mon Dieu ! d'intention et de prière ; je m'unis aux malades, aux prisonniers, aux blessés, aux disparus, aux combattants.

Et, en même temps, je m'unis, dans l'invisible, à nos morts.

A leur mémoire j'élève, en esprit, un monument impérissable, et j'y dépose, avec vénération, une palme.

. . . .

(Nommer, un à un, les parents, les amis, les guides spirituels, qui sont tombés pour défendre la France, la Justice, et la cause des États-Unis d'Europe).

Chacun de ces héros m'a fait un rempart de sa poitrine.

Vous avez combattu jusqu'au sacrifice, pour que l'humanité ait droit à la Paix !

Vous appartenez, désormais, aux légions invisibles qui ont versé leur sang, d'âge en âge, pour fonder les libertés modernes et maintenir, ici-bas, la primauté de la conscience.

Claude Brousson, pendu à Montpellier, est mort pour moi.

Gaspard de Coligny, assassiné à Paris, est mort pour moi.

Jean Huss, brûlé à Constance, est mort pour moi.

Jeanne d'Arc, livrée aux flammes, à Rouen, est morte pour moi en mourant pour la France.

Blandine, livrée aux bêtes, à Lyon, est morte pour moi en mourant pour l'Evangile.

Le Fils de l'homme, livré aux pécheurs, à Jérusalem, est mort pour moi en mourant pour le Royaume de Dieu.

O Seigneur et Sauveur ! qu'environné d'une si « grande nuée de témoins » je combatte, aujourd'hui, le beau combat de la lumière contre les ténèbres.

Mobilisé sur place, que je défende, sans défaillance, les frontières de l'intérieur, les frontières invisibles, morales, spirituelles, que menacent les assauts de la paresse, de la sensualité, de l'amour-propre, du découragement, de l'orgueil, de la haine, du péché.

Ma désertion affaiblirait nos soldats ; ma fidélité les fortifie.

O esprit de renoncement et de consécra-

tion, esprit de Jésus-Christ ! élève-moi au-dessus de moi-même, inspire et sanctifie-moi, fais couler dans mes veines le sang même du Crucifié ;

Afin que je regarde en face les pires détresses ;

Afin que mes yeux s'ouvrent aux glorieuses possibilités de l'avenir ;

Afin que je coopère, aujourd'hui, avec plus de foi, avec plus de ferveur qu'hier, à cette œuvre de rédemption qui s'élabore, mystérieuse, terrible et magnifique, pour l'enfantement d'un monde nouveau !

Amen.





DEUXIÈME DIMANCHE

DE PROFUNDIS

« L'Eternel dit à Caïn : Où est ton frère Abel ? Il répondit : Suis-je le gardien de mon frère ? Et Dieu dit : La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. »

(Genèse IV. 9-10).

Il y a six choses que hait l'Eternel, et même sept qu'il a en horreur : les yeux hautains, la langue menteuse, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui médite des projets iniques, les pieds qui courent au mal, le faux témoin, et celui qui excite entre frères des querelles. (*Proverbes VI*).

David dit à Salomon : Mon fils, j'avais

l'intention de bâtir une maison au nom de l'Eternel, mon Dieu. Mais la parole de l'Eternel m'a été ainsi adressée : Tu as versé beaucoup de sang, et tu as fait de grandes guerres ; tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, car tu as versé devant moi beaucoup de sang sur la terre. (*II Chroniques XXII*).

Voici, l'Eternel sort de sa demeure pour punir les crimes des hommes ; et la terre mettra le sang à nu, elle ne couvrira plus les meurtres. (*Esaïe XXVI*).

A toi, Seigneur ! est la justice et à nous la confusion de face, à nos rois, à nos chefs et à nos pères, parce que nous avons péché contre toi. Nous n'avons pas écouté la voix de l'Eternel, notre Dieu, pour suivre ses lois qu'il avait mises devant nous par ses serviteurs, les prophètes. Maintenant donc, ô notre Dieu ! écoute la prière et fais briller ta face, pour l'amour du Seigneur, sur ton sanctuaire dévasté. Prête l'oreille, écoute, ô mon Dieu ! ouvre les yeux et regarde nos ruines. Car ce n'est pas à cause de notre justice que nous te présentons nos supplications, c'est à cause de

tes grandes compassions. Seigneur, écoute ! Seigneur, pardonne ! Seigneur, sois attentif ! agis et ne tarde point, par amour pour toi, ô mon Dieu ! (*Daniel IX*).



Le bras de l'Eternel n'est pas trop court pour sauver, ni son oreille trop dure pour entendre, mais ce sont vos crimes qui mettent une séparation entre vous et votre Dieu ; ce sont vos péchés qui vous cachent sa face, car vos doigts sont souillés de sang. Nul ne se plaint avec justice, nul ne plaide avec droiture ; ils conçoivent le mal et enfantent le crime. Ils ont hâte de répandre le sang innocent ; le ravage et la ruine sont sur leur route, et ils ne connaissent pas le chemin de la paix. C'est pourquoi, l'arrêt de délivrance est loin de nous, et le salut ne nous atteint pas. Nous attendons la lumière, et voici les ténèbres ; nous tâtonnons comme des aveugles le long d'un mur... (*Esaïe LIX*).

Mes entrailles ! mes entrailles ! je souffre au dedans de mon cœur, le cœur me bat, je

ne puis me taire ; car tu entends, mon âme ! le son de la trompette, le cri de guerre. On annonce ruine sur ruine, tout le pays est ravagé. Je regarde la terre, et voici, elle est informe et vide ; les cieux, et leur lumière a disparu ; je regarde les montagnes, et voici, elles sont ébranlées ; je regarde, et voici il n'y a point d'homme, et tous les oiseaux ont pris la fuite. (*Jérémie IV*).

Un peuple furibond et impétueux traverse de vastes étendues de pays, pour s'emparer des demeures qui ne sont point à lui. Il est terrible et formidable ; de lui seul viennent son droit et sa grandeur. Tout ce peuple vient pour se livrer au pillage, ses regards avides se portent en avant, et il amasse des prisonniers comme du sable. Il se rit de toutes les forteresses ; il amoncelle de la terre, et il les prend. Alors son ardeur redouble, il poursuit sa marche, et il se rend coupable : sa force à lui, voilà son dieu. (*Habakuk I*).

La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi...

Les chars s'élancent dans la campagne ; on

dirait des flambeaux, ils courent comme des éclairs. On entend le bruit des roues, le galop des chevaux, le roulement des chars. Les cavaliers bondissent, l'épée étincelle, la lance brille... Les boucliers sont rouges... Une foule de blessés ! Des cadavres en multitude ! A l'infini, des morts ! On trébuche sur les morts ! (*Nahum II, III*).

La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi...

Les enfants et les vieillards gisent dans la ville ; vierges et jeunes hommes sont abattus par l'épée ; les nourrissons tombaient comme des blessés dans les rues, ils rendaient l'âme sur le sein de leurs mères. (*Lamentations II*).

La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi...

Du fond de la fosse, j'ai invoqué ton nom, ô Eternel !... J'ai beau crier et implorer du secours, il ne laisse pas accès à ma prière. Il a fermé mon chemin avec des pierres de taille. (*Lamentations III*).

Quand vous étendez vos mains, je dé-

tourne de vous mes yeux ; quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas : vos mains sont rouges de sang. (*Esaïe I*).

Du fond de l'abîme je t'invoque, ô Eternel! Seigneur, écoute ma voix ! Que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications !

Si tu gardais le souvenir des iniquités, Eternel, Seigneur, qui pourrait subsister ? Mais le pardon se trouve auprès de toi, afin qu'on te craigne.

J'espère en l'Eternel, mon âme espère, et j'attends sa promesse. Mon âme compte sur le Seigneur, plus que les sentinelles ne comptent sur le matin, plus que les gardes ne comptent sur le matin.

Israël, mets ton espoir en l'Eternel ! Car la miséricorde est auprès de l'Eternel, et il multiplie les délivrances. C'est lui qui rachètera Israël de toutes ses iniquités. (*Psaume CXXX*).



Les ténèbres ne règneront pas toujours sur la terre livrée à l'angoisse. Le peuple qui marchait dans l'obscurité, voit une grande clarté;

sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort éclate une resplendissante lumière.

Tu accordes au peuple une joie immense ; car le joug qui pesait sur lui, la verge qui frappait son dos, le bâton de son exacteur, tu les brises ! Toute armure du guerrier dans la mêlée tumultueuse, et tout manteau roulé dans le sang, seront livrés aux flammes.

Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule ; on l'appellera : Conseiller admirable, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix.

Il sera le juge des nations, l'arbitre d'un grand nombre de peuples. De leurs glaives ils forgeront des hoyaux, et de leurs lances des serpes ; une nation ne tirera plus l'épée contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre.

Le loup habitera avec l'agneau, et la panthère se couchera avec le chevreau. Le nourrisson s'ébattra sur l'antre de la vipère et l'enfant sevré mettra sa main dans la caverne du basilic. Il ne se fera ni tort, ni dommage sur toute ma montagne sainte, dit le Seigneur ; car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de l'océan par les flots qui le couvrent. (*Esaïe IX, II, XI*).



TROISIÈME DIMANCHE

" MAIS MOI JE VOUS DIS "

« Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

(Jean XIII. 34).

Heureux les pauvres en leur esprit : le royaume des cieux est à eux !

Heureux ceux qui sont doux : ils posséderont la terre !

Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés !

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés !

Heureux les miséricordieux : ils obtiendront miséricorde !

Heureux ceux qui ont le cœur pur : ils verront Dieu !

Heureux les pacifiques : ils seront appelés fils de Dieu !

Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice : le royaume des cieux est à eux.

Heureux serez-vous, quand on vous outragera et vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi ! Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, car votre récompense dans les cieux est grande : c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes avant vous.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : *Tu ne tueras point ;* celui qui aura tué sera passible du jugement. Mais moi je vous dis : Quiconque s'irrite contre son frère mérite d'être puni par les juges, et celui qui lui dira: Fou ! mérite d'être jeté dans la géhenne du feu.

Si donc, lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier

avec ton frère ; puis, viens présenter ton offrande.

Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil, dent pour dent !* Eh bien ! je vous dis, moi : Ne résistez point au méchant ; au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre.

Vous avez appris qu'il a été dit : *Tu aimeras ton prochain, tu haïras ton ennemi.* Eh bien ! je vous dis, moi : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les mauvais et sur les bons, et descendre la pluie sur les justes et les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens ne le font-ils pas aussi ?

Soyez donc, vous, parfaits, comme votre Père céleste est parfait.

Il s'éleva parmi les disciples une dispute, pour savoir lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand. Jésus leur dit : « Les rois des nations les oppriment, et ceux qui tyrannisent les peuples reçoivent le titre de : *Bienfaiteur !* Pour vous, n'agissez point ainsi ; mais que le plus grand parmi vous soit comme le dernier, et que le chef se considère comme le serviteur. »

Ne vous faites pas appeler : « Maître ». Car un seul est votre Maître, et pour vous, tous vous êtes frères.



Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! qui acquittez la dîme de la menthe, et de l'aneth, et du cumin, mais qui négligez les points les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde et la bonne foi.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, tandis que le dedans est rempli de rapines et d'immondices !

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, dont l'apparence est belle, mais qui sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! vous êtes bien les fils des meurtriers des prophètes ; et vous comblez la mesure de vos pères ! Serpents, engeance de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés à la géhenne ? C'est pourquoi, je vous envoie prophètes, sages et docteurs. Les uns, vous les tuerez, vous les crucifierez ; les autres, vous les flagellerez dans vos synagogues, vous les traquerez de ville en ville, afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, que vous avez tué entre le sanctuaire et l'autel !



Dans un village de Samarie, on refusa de recevoir Jésus, parce qu'il se dirigeait vers

Jérusalem. « Seigneur, s'écrièrent les disciples Jacques et Jean, veux-tu que nous commandions au feu du ciel, pour qu'il descende et réduise en cendres ces gens-là ? » Jésus se tourna vers eux et les réprimanda, en disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre des hommes, mais pour les sauver. »

Avant la fête de Pâques, durant le souper, Jésus, sachant que le Père avait tout remis entre ses mains, sachant qu'il était issu de Dieu et qu'il retournait à Dieu, se leva de table, versa de l'eau dans un bassin, et se mit à laver les pieds de ses disciples. Quand il eut achevé, il leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple pour que, vous aussi, vous fassiez comme je vous ai fait. En vérité, en vérité, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé.

Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez.

A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

Et Jésus, levant les yeux au ciel, pria ainsi : « Père ! qu'ils soient un comme nous sommes un — moi en eux, et toi en moi — afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé ! Qu'ils soient tous un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé ! »



A Gethsémané, l'un de ceux qui étaient avec Jésus tira son épée, frappa le serviteur du grand prêtre et lui emporta l'oreille. Alors Jésus lui dit : Remets ton épée au fourreau, car tous ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée.

Pendant que le grand prêtre interrogeait

Jésus, un des satellites qui se trouvait là, donna un soufflet à Jésus, avec ces mots : « Est-ce ainsi que tu parles au souverain sacrificateur ? » Jésus lui répondit : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils le crucifièrent là, ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Et Jésus disait : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »



Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Il mettra les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche... Et s'adressant à ceux qui seront à sa gauche, le Roi leur dira : « Retirez-vous de moi, maudits !

Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. Alors ils diront : Seigneur, quand donc t'avons-nous vu avoir faim ou soif, ou être étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et ne t'avons-nous pas assisté ? Et il leur répondra : En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. »





QUATRIÈME DIMANCHE

L'EFFONDREMENT

« Cieux, frémissez d'épouvante et d'horreur ! dit l'Eternel. »
(Jérémie II. 12).

La guerre ! un conflit européen, une bataille généralisée en pleine civilisation chrétienne, au XXe siècle après l'enfant de Bethléem ?

Ruskin, l'artiste et le prophète, proposait que toutes les femmes, dans le monde entier, portassent le deuil dès que deux nations en viendraient aux mains : immense protestation du cœur, de la conscience et de la raison. Pourquoi ne pas tendre de noir les lieux de culte, même dans les pays neutres ? Chaque église est un conservatoire de l'idéal ici-bas,

un temple de l'Idée pure. Qu'elle s'assombrisse alors, et qu'elle s'endeuille, quand le fondement même de son existence est ébranlé, quand l'Idée est conspuée, quand l'idéal est flagellé, crucifié, troué par la lance du légionnaire !

Quiconque se réclame du Christ est souffleté, blessé au cœur, lorsque la Force brutale se dresse à l'horizon, géante, et jette son rugissement dans le ciel pâli.

Quelle humiliation ! L'humanité en est encore là ? Après des efforts séculaires et d'innombrables tâtonnements, elle a pourtant posé les fondements sacrés de la morale individuelle : « Tu ne convoiteras point, tu ne déroberas point, tu ne tueras point » — elle a interdit au particulier, quand il est lésé, de se faire justice à soi-même, tant et si bien qu'on hausse les épaules ou qu'on s'indigne, quand la haine met aux prises deux adversaires dans une rixe publique — et l'humanité n'a pas encore su appliquer aux nations les principes élémentaires de conduite qu'elle impose aux individus ? Pour ceux-ci, donc, la même règle morale est obligatoire ou facultative, selon

qu'ils agissent isolément ou en nombre ; l'exercice de la violence est inadmissible pour l'homme qui chemine seul, mais il est recommandable pour le même homme, s'il marche dans une troupe. Quel chaos de notions contradictoires ! Quelle pitoyable impuissance à s'élever de la morale personnelle à la morale collective, d'un idéal individualiste à un idéal social ! Quel obscurcissement de la raison, quelle paralysie de la conscience ! En définitive, quelle humiliation !

Au fond, l'humanité vaut mieux que ses actes ; elle a été calomniée par le verdict brutal d'un philosophe du moyen-âge : « L'homme est un loup pour l'homme. » Si cela était vrai, le genre humain aurait disparu depuis longtemps, et c'est à peine si notre globe conserverait la trace de son passage maudit sur la planète. Mais les hommes, au contraire, gardent l'obscur et pathétique souvenir d'un passé qui se perd dans la nuit des temps, d'un long passé de labeurs en commun, de découvertes et d'inventions, de luttes solidaires pour la conquête progressive des mystères et des énergies redoutables de la nature,

enfin de camaraderie préhistorique, dont le même sang rouge et chaud, également vermeil sous la peau noire, blanche ou jaune, charrie dans toutes les veines les profondes réminiscences. Au cours de leur commune et patiente ascension vers la lumière, vers l'âme, les hommes ont contracté, mutuellement, d'indissolubles liens ; tels ces explorateurs qui ont traversé ensemble quelque formidable aventure, qui ont inscrit sur le désert ou la banquise les fastes d'une épopée douloureuse à la fois et glorieuse, et que la vie, ensuite, quand ils sont dispersés, ne parvient plus à séparer.

Au surplus, si les hommes sont indissolublement unis par le passé, ils le sont davantage, encore, par les conditions de leur terrestre existence, dans le présent. Les mêmes tentations, les mêmes besoins, les mêmes souffrances, les mêmes problèmes, les mêmes aspirations les pressent de leur aiguillon ou les soulèvent sur leurs ailes. Sous toutes les latitudes, l'enfant arrive nu au monde et salue la lumière par des cris ; partout, il apprend peu à peu la marche et le langage, puis l'amour et la paternité, puis la vieillesse (quand il y

parvient !) et la solitaire progression dans la vallée de l'ombre de la mort. Enfin, il exhale son dernier soupir, et aucune buée ne ternit plus le miroir qu'on approche de ses lèvres. A tous les hommes, indistinctement, s'applique le poignant quatrain :

On entre, on crie,
Et c'est la vie.
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

Mais dans l'intervalle de cette arrivée et de ce départ, tous les hommes sentent frémir en eux les grandes passions, les grandes certitudes ou les grandes intuitions, les pressentiments sacrés, les saints enthousiasmes d'où jaillissent la poésie, l'héroïsme et les espérances immortelles. Et c'est là encore, précisément, ce qui unit toutes les créatures humaines par la direction même de l'élan vital qui les emporte vers un glorieux avenir. L'animalité n'a point ou plus d'histoire ; elle tourne, indéfiniment, dans le même cercle ; mais l'humanité suit une ligne ascensionnelle qui la

mène vers l'inconnu, vers le nouveau, vers un possible illimité. En tous les cas, les Européens acclamaient et prophétisaient magnifiquement cet avenir, chaque fois qu'ils se groupaient autour de la table sainte pour « annoncer la mort du *Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne* ».

Dès lors, malheur à l'Eglise de Jésus-Christ si elle ne frissonne point, quand la croix vacille, quand retentit l'appel à la lutte fratricide entre les enfants du même Père.

Sans doute, il est des cas de légitime défense ; mais qui dit *défense légitime,* dit *attaque illégitime.* Si je pare un coup, c'est qu'on a voulu me frapper. Or, c'est là, précisément, que gît le mal radical, et le désordre fondamental, et la violation des lois éternelles du Royaume de Dieu. Que je meure pour la patrie, cela est beau ; mais que je sois obligé par les circonstances, par le péché, par le vieux fond de bestialité qui survit dans le genre humain, par une obscure et atroce fatalité, que je sois obligé de tuer pour la patrie, voilà qui est laid. Car s'il est des heures solennelles, tristes comme le destin et splendides comme

le firmament, où mon devoir est de sacrifier la famille à la patrie, malgré tout (je le jure sur l'autel sacré de l'oraison dominicale !), malgré tout, au-dessus de la patrie, il y a l'humanité ; et au-dessus de l'humanité, il y a Dieu !... « Ne vous y trompez point : on ne se moque pas de l'Eternel. Telles semailles, telle moisson. Celui qui sème le vent, récoltera la tempête. »

Voilà pourquoi nous tremblons, nous chrétiens, quand l'idéal pâtit ; ce n'est pas une frayeur d'ordre physique, mais d'ordre spirituel ; c'est la crainte de Dieu... noble et terrible crainte à laquelle ne songeaient guère nos ancêtres païens, les fiers Gaulois, quand ils fanfaronnaient : « Nous ne craignons qu'une seule chose, c'est que le ciel ne tombe sur nos têtes. » Ils croyaient le ciel immuable ! Mais à l'école des voyants d'Israël, nous avons appris, nous, les lois de la chute des cieux.





CINQUIÈME DIMANCHE

ACTE DE FOI

« Seigneur, augmente-nous la foi ! »
(Luc XVII. 7).

Tout à coup, au-dessus de notre horizon, la Guerre a érigé son masque effroyable, sa mouvante chevelure de vipères, et elle a dardé sur l'Europe un regard si féroce, que nous ne pouvons plus échapper à la brûlure de ses prunelles. Elles nous apparaît irrésistible, omniprésente, et nous lui crions malgré nous : « Où irais-je loin de ton esprit, et où fuirais-je loin de ta face ? »

Cependant, il nous est interdit de laisser vaciller, en notre cœur, la foi en l'idéal, bafoué par les faits. Quelle déchéance intérieure,

quelle capitulation morale, quelle trahison spirituelle enfin, si je laissais le grossier, l'infâme démenti des événements ébranler dans mon âme les premiers principes ! « Ne te laisse pas vaincre par le mal, écrivait l'apôtre, mais surmonte le mal par le bien. » Se laisser vaincre par le mal, se laisser débiliter, énerver, empoisonner par le mal, c'est l'épreuve perpétuelle et l'éternelle tentation. C'est l'effroyable doute qui tenaillait le psalmiste : « Mes pas étaient sur le point de glisser, car je portais envie aux insensés, en voyant le bonheur des méchants. La violence est le vêtement qui les enveloppe, ils parlent d'opprimer et profèrent des discours hautains. Toujours heureux, ils accumulent des richesses. » Voilà l'antique et toujours nouveau problème, la pierre de scandale. Mais le poète se ressaisit, et il s'écrie : « Si je disais : Je veux parler comme eux... je trahirais la race de tes enfants, ô Eternel ! »

Des voix perfides murmurent en nous : « La fraternité des peuples, qu'est-ce que cela ? Le pacifisme, la paix par le droit, l'arbitrage international, nobles chimères, sinon pitoyables billevesées ! »

Je ne cèderai pas à une pareille crise de découragement. Au lieu de dire : A quoi bon les grands principes, dans l'état de barbarie du monde ? il faut dire, bien plutôt : Le monde étant aussi barbare, combien les grands principes sont nécessaires ! Plus ils sont honnis, conspués, écrasés, et plus il faut les défendre, les exalter, les déployer comme un drapeau.

Ainsi donc, point de panique secrète ; ne hissons pas le drapeau blanc de la défaite, aussitôt que la pratique résiste à la théorie, la contredit ou la contrecarre. La pratique, c'est ce qui est. La théorie, c'est ce qui doit être. La pratique, souvent, c'est le passé ; la théorie, c'est l'avenir. Qu'est-ce que le bourgeon, qu'est-ce que l'œuf mystérieux, sinon ce qui sera ? Des germes sacrés, riches de possibilités ineffables, insoupçonnées, sont confiés aux disciples du Fils de l'homme. Protégeons-les, audacieusement ; défendons-les ; volons au secours de notre idéal menacé, avec l'intrépidité de la poule qui, dans sa faiblesse, malgré tout, se hérisse à l'approche du faucon et sauve ses poussins.

La guerre n'est qu'une survivance ; elle est

marquée du signe fatal qui désigne un arbre séculaire à la cognée du bûcheron. La hache du Messie lui a porté un coup prophétique ; le colosse tombera tout d'un coup ; et ceux qui auront, inlassablement, prophétisé sa chute, n'auront pas à rougir, au dernier jour, devant le Fils de l'homme, de leur candide et superbe confiance dans la suprématie de l'Idée.

Oh ! la foi ! celle qui déracine les montagnes. « Seigneur, augmente-nous la foi... Je crois, Seigneur, subviens à mon incrédulité. »

Déjà, la sombre épreuve ébranle, en bien des âmes, la foi même en Dieu.

On murmure : « S'il existait un Dieu, il empêcherait ce déchaînement de la force brutale ; il arrêterait le galop apocalyptique des trois coursiers contemplés, par le voyant, dans les nuées : le rouge qui est la violence, le noir qui est la famine, le pâle qui est la mort. »

« Il empêcherait, il arrêterait... » Hélas ! et comment ? En la personne de Jésus-Christ, c'est Dieu lui-même qui s'est jeté au-devant de ces chevaux maudits, et ils l'ont foulé de leurs sabots d'airain. Le Sauveur a sacrifié sa vie pour mettre un terme à la chevauchée maudite, pour rendre, précisément, impossi-

ble ce qui se passe aujourd'hui en Europe. Et l'on insinue : Si Dieu voulait, il pourrait ! Quelle ingratitude singulière, quelle méconnaissance de la réalité ! Disons plutôt : Dieu pourrait, si nous voulions... Mais les hommes veulent-ils ? L'Europe a-t-elle voulu, d'une intention ferme et sans réticence, le fonctionnement d'un tribunal d'arbitrage international à La Haye ? A-t-on voulu, passionnément, coûte que coûte, la solution rationnelle des conflits entre les peuples ? Mille fois non. L'apôtre du pacifisme européen a été assassiné !...

Ne jouons pas avec le nom trois fois sacré du Dieu saint. N'imitons pas ces souverains insconscients qui, à la veille d'une guerre, flattent le Très-Haut, le traitent publiquement d'omnipotent, et font fumer devant lui l'encens de la Toute-Puissance, comme un sauvage essaye de chatouiller les narines de quelque idole... La France, elle, aux heures de crise nationale, n'a pas coutume de prendre le nom de Dieu en vain.

Non, les événements actuels ne sont pas de nature à ébranler notre foi au Père céleste ; car les angoisses de l'heure présente proviennent, précisément, de la désobéissance à

l'Esprit de Dieu. *Dieu avec nous !* belle devise. En voici une plus belle encore, et plus sûre : *Nous avec Dieu !*

Prendre le parti de Dieu, chercher avant tout son royaume et sa justice, vouloir, d'un calme et persévérant vouloir, que son nom soit sanctifié, et que son Esprit triomphe sur la terre comme au ciel — voilà le véritable moyen d'avoir Dieu de son côté. « Ne vous y trompez point, on ne se moque pas de Dieu », écrivait l'apôtre. Il ne soutient pas, nécessairement, celui qui se borne à l'implorer ; mais son appui est assuré à celui qui le sert, qui obéit à la loi du « Serviteur de l'Eternel », comme nos « boy scouts » obéissent à la loi de l'éclaireur, et qui, dans les heures de crise individuelle, familiale, nationale, ne se demande pas ce qui lui est avantageux, mais bien ce qui est juste.

« Il nous convient d'accomplir tout ce qui est juste », affirmait le Christ en descendant, avec la foule des pécheurs, dans les flots troubles du Jourdain.

Enseigne-moi, Seigneur ! à rejeter toute autre ambition, et la foi jaillira, en mon âme, comme une source inépuisable de courage.

ADORATION

« O Zeus, exauce-moi, quand fume ton autel,
Remplis de tes bienfaits ma paume suppliante ! »
Ainsi l'humanité, mielleuse et mendiante,
Pria longtemps ses dieux, Brahme, Osiris ou Bel.

Ah ! de quel autre accent résonne ton appel,
Disciple du Messie. Elle est tonifiante
L'oraison que Jésus, de sa voix confiante,
Enseigna, sur le Mont, au nouvel Israël.

« Père ! Ton nom... Ton règne... Et ta volonté sainte ! »
Cri d'adoration qui supprime la plainte,
Cri d'extase et d'amour d'où le « moi » s'est enfui.

Quand l'haleine de Dieu souffle dans leur visage,
Les vrais hommes de foi déchiffrent le présage,
Et, jetés à genoux, ils s'absorbent en *Lui*.



SIXIÈME DIMANCHE

ECCE HOMO

I

« Ayez en vous les sentiments qui animaient Jésus-Christ. »
(Philippiens II. 5).

Dans la campagne, aux environs de Senlis, j'ai perçu les échos du gigantesque duel sur l'Aisne. On comptait la dix-neuvième journée de lutte. A la nuit tombante, seul dans un champ, j'écoutais vers le nord, à soixante-cinq kilomètres de distance, le grondement continu du canon, semblable à ces roulements

de tonnerre qui accompagnent en sourdine, à l'horizon, la fin d'un orage. A ma gauche, derrière les arbres de la route, les dernières lueurs du couchant achevaient de s'éteindre dans un ciel rougeâtre ; à ma droite, l'orbe d'une lune radieuse voguait vers le zénith ; le firmament, incliné vers la terre, semblait lui verser une paix divine... mais toujours montait au loin, des profondeurs du silence, le bourdonnement lugubre du canon ; la veille, il s'était prolongé toute la nuit. Quelle tension physique et morale pour nos défenseurs ! Quel effort de titans ! Autour de moi, dans le clair-obscur animé par le vol feutré des chauve-souris, je distinguais des tertres mystérieux, isolés au milieu de l'herbe, et pieusement couverts de branchages, sous lesquels reposaient des soldats français. Et la pensée qui dominait mon cœur, en cet instant de révélation dramatique, s'exprimerait dans cette prière : « O mon Dieu ! nos fils et nos frères, privés de sommeil et d'abri, exposés aux maladies, à la captivité, aux blessures, à la mort violente, à toutes les souffrances du corps et de l'âme, offrent leur vie — là-bas, dans la

direction du canon qui hurle sous les étoiles, — offrent leur vie, avec sérénité, pour l'Idée. Ah ! qu'en ce moment tragique, alors que l'Europe se débat dans les douleurs de l'enfantement, à l'heure où les gardiens de notre territoire sont, en même temps, les gardiens de la Justice et de la Liberté, ne permets pas, mon Dieu ! que je reste en marge de la réalité, en dehors de la vérité, inférieur à l'inspiration qui soulève notre patrie, indigne enfin des sacrifices consentis par nos héros ! »

C'est un sentiment du même genre et de même qualité, aussi simple, aussi pur, aussi spontané, mais plus profond, plus surnaturel, plus riche encore de répercussions universelles, éternelles, c'est un sentiment de même ordre qui embrase l'âme chrétienne, depuis dix-neuf cents ans, devant la forme pâle du Crucifié. Après tout, la colline du Calvaire est le point culminant de l'histoire, la cime où vint expirer, d'un libre et généreux élan, comme le coureur épuisé de Marathon, le combattant des combattants, le défenseur de l'idéal humain et, par conséquent, de l'humanité elle-même, le divin Fils de l'homme. De-

vant sa croix muette, nous sentons avec une certitude magnifique (inexprimable, il est vrai, par des formules, mais invulnérable par des arguments), nous sentons que la sainte victime des Caïphe et des Pilate est morte, réellement, pour le monde en mourant pour le Royaume de Dieu, morte pour chacun d'entre nous, morte pour favoriser la naissance et consommer le salut du moi supérieur, de la personnalité immortelle, dans le plus humble, et le plus indigne, et le plus rebelle des fils d'Adam. Et alors s'échappe irrésistible, de nos cœurs, comme une acclamation, ce vœu qui est une prière : « O mon Dieu ! ne permets point que je foule aux pieds un sang trois fois sacré, que je tienne pour nulle et non avenue l'agonie de Gethsémané, que je profane ou stérilise l'immolation rédemptrice par ma stupidité, mon endurcissement et mon péché. »

La réponse à cette pathétique supplication, la voici : « Ayez en vous les sentiments qui animaient Jésus-Christ. » Par là, en effet, vous prouverez que vous êtes parvenus à l'humanité véritable ; vous montrerez qu'en ce

qui vous concerne, le Sauveur n'est pas mort en vain.

Dans les jours troublés que nous traversons, pareille démonstration n'est pas superflue. Après la déclaration de guerre, la conscience chrétienne, brusquement, s'est trouvée dans le brouillard. Non pas que le devoir individuel fût obscur ; chaque Français voyait, lumineusement, son chemin. Mais c'est l'éclat même de cette conviction qui éblouissait, pour ainsi dire, et qui aveuglait le regard délicat de notre âme la plus intérieure, tournée vers les réalités spirituelles. Un conflit secret, poignant, et que nous n'osions guère nous avouer à nous-mêmes, semblait parfois s'esquisser, aux profondeurs de notre être le plus caché, entre les obligations du patriotisme et les axiomes de l'Evangile. Subitement, celui-ci nous est apparu comme une féerique tapisserie suspendue aux murailles d'une forteresse ; comme une fresque aux nuances fragiles, plaisante à contempler, et qui favorise le rêve. Tout d'un coup, Jésus nous a précédés au loin, très loin, en avant de notre civilisation enlisée dans la boue et dans le sang ; et ses

enseignements nous parvenaient atténués, assourdis par la distance, de très haut, comme le son mélancolique du cor dans la brume, comme l'appel d'un berger inaccessible sur la montagne. Si bien que, dans nos églises, beaucoup d'âmes très sincères, et qui ressentaient d'une manière trop aiguë le contraste scandaleux entre l'état de choses actuel et l'idéal évangélique, sont retournées aux vieux psaumes israélites, pour leur édification ; elles y trouvent un aliment approprié, un breuvage moins fort que les Béatitudes et les paradoxes du Messie.

Comment ne pas discerner dans ce fait un malaise des consciences, et même un dangereux désarroi des esprits dans la chrétienté ? Impossible d'en prendre notre parti ! Si Jésus-Christ devait se taire dès que l'artillerie lourde élève la voix, c'est vraiment l'Europe tout entière, coalisée pour la trahison, qui jetterait aux quatre vents la protestation du renégat : « Je ne connais pas cet homme-là ! »

Adoptons une autre attitude, acceptons l'exhortation de l'apôtre : « Ayez en vous les sentiments qui animaient Jésus-Christ. » Il y

faut une certaine intrépidité, alors que dix millions de soldats, baptisés « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », s'entretuent, et n'atteignent jamais une poitrine humaine sans transpercer le Testament de la Nouvelle Alliance. Mais, à moins de renoncer délibérément au Maître de nos âmes, « doux et humble de cœur », je suis logiquement et moralement obligé de me conformer à la règle spirituelle formulée par saint Paul en ces termes : « Si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, il ne lui appartient pas. » Et c'est le même principe que l'apôtre exprime, avec des mots différents, dans notre texte : « Ayez en vous les sentiments qui animaient Jésus-Christ », lequel a poussé l'obéissance jusqu'à la mort, « même la mort de la croix ».

C'est donc bien à Golgotha qu'il faut chercher la manifestation normale, classique, souveraine, de l'âme du Rédempteur ; c'est là que je recueille la quintessence des sentiments à posséder, pour être un disciple authentique de notre Modèle. En le contemplant au Calvaire, j'échappe à cette objection : « L'idéal qu'on nous propose est trop élevé ! »

Où donc, en effet, Jésus pourrait-il apparaître plus humain, plus identifié à notre race avec laquelle il communie sous les deux espèces de la souffrance et de la mort ? Il ne ressemble pas au héros fabuleux dont le talon séul était vulnérable. Tout son corps et toute son âme vibrent de nos douleurs. La torture physique lui arrache le gémissement : « J'ai soif ! » et l'agonie morale ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Sur la colline du crâne, nous ne planons donc point dans un mysticisme vaporeux, nous sommes en pleine réalité, sur le terrain le plus ferme de l'expérience universelle et d'une expérience, hélas ! qui prend un relief plus accusé, plus violent que jamais, dans l'atmosphère de la guerre européenne, sous la pluie de fer et de sang qui arrose notre continent.

Je m'agenouille au pied de la croix. Ecoute, ô mon âme ! les accents révélateurs qui en descendent.





SEPTIÈME DIMANCHE

ECCE HOMO

II

« Voici l'homme ! »
(Jean XIX. 5).

On peut répartir en deux groupes les dernières paroles du Crucifié, paroles de tendresse et de pitié, paroles de courage et de foi.

D'abord, les paroles de compassion. L'une est spontanée, instinctive, et rappelle cette plainte qui échappe aux lèvres de nos blessés ou de nos mourants sous la mitraille : « Maman ! »... Et que de fois, avant d'expirer, ils envoient un message suprême à leurs parents !

Rien de plus conforme à la nature. Leur ultime pensée est pour la famille selon la chair, constituée par les liens du sang, ou pour la famille selon l'esprit, composée d'amis élus. Tout cela est d'une humanité profonde, celle qui jaillit, précisément, au Calvaire, dans ce trait d'une grave poésie : « Jésus, voyant sa mère et, près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils ! Puis il dit au disciple : Voilà ta mère ! »

Mais l'autre parole de compassion n'est pas de celles qui germent, spontanément, sur le sol de nos âmes. Nous la connaissons depuis notre enfance. Elle nous obsède, à certaines heures, depuis le début de la guerre. Nous en écartons la méditation ; nous en redoutons, presque, les conséquences. Elle rayonne comme l'ange apocalyptique, porteur de l'Evangile éternel ; elle vole au plus haut des cieux, dans une gloire, et le battement de ses ailes nous fait défaillir... « Père, pardonne-leur ! »

C'est l'intercession pour les bourreaux.

Celui qui priait ainsi, était victime de l'injustice la plus perfide, la plus hypocrite, la plus révoltante ; l'ignoble « droit du poing »

triomphait contre lui ; faussement accusé de rébellion, puis de blasphème, abreuvé d'humiliations, souillé d'invectives et de crachats, meurtri de coups, il avait servi d'enclume au marteau brutal de la force. Et cependant, pas un cri de haine, pas une exclamation de vengeance ne lui échappent. « Outragé, dit l'écrivain sacré, il n'a pas rendu l'outrage ; maltraité, il n'a point usé de menaces, mais il a remis sa cause à Celui qui juge avec justice. »

D'ailleurs, sa noble et lucide intelligence planait au-dessus d'un tumulte stupide et d'une aveugle cruauté. Il pèse les responsabilités, il distingue entre les meneurs et les menés, il fait la part du milieu, des circonstances, de la pente originelle vers la bestialité : « Père, pardonne-leur, *car ils ne savent ce qu'ils font !* » — parole splendide, royale, où l'envergure de la raison égale, véritablement, celle de l'âme.

Sous un tel tableau, que doit-on inscrire, sinon l'exhortation apostolique : « Ayez en vous les sentiments qui animaient Jésus-Christ » ?

Mais on me dira, comme Cléopas, le disci-

ple d'Emmaüs : « Pauvre songeur ! tu es bien seul, et bien étranger, si tu ignores les événements de ces derniers jours. » On m'objectera : Insensé ! après la violation cynique du territoire belge, après la destruction de Louvain, l'incendie de la cathédrale de Reims, le torpillage du *Lusitania,* après l'achèvement des blessés, les massacres de femmes et d'enfants ?...

Je connais ces atrocités ; elles m'étouffent... Mais je renierais l'idéal évangélique, si je consentais à détourner mes regards du Crucifié.

Contemplez-le ! voilà toute la prédication apostolique. Je ne demande rien de plus. Je ne m'enhardis pas jusqu'à formuler des conseils précis ; je me garde bien d'imposer aux consciences tels sentiments, telles paroles, tels actes, à l'égard de l'ennemi ; on souffre trop ; les blessures sont trop fraîches pour supporter le poids d'un joug. Et d'ailleurs, je resterais incompris de plusieurs. Dieu me préserve de scandaliser le sentiment inné de la justice ! Je me borne donc à répéter, inlassablement : Contemplons le Fils de l'homme en croix.

Je m'abstiens même de toute considération

morale ou philosophique sur le pardon des offenses, qui n'est pas un lâche acquiescement à l'impunité du coupable, mais la renonciation à l'esprit de représailles, car on peut châtier sans haineuse rancune, par obéissance à des lois éternelles qui dominent le justicier lui-même... Non, j'écarte les réflexions théoriques. L'heure n'est pas à l'argumentation. Nous sommes invités, uniquement, à regarder. Je m'arrête sur le Calvaire, devant la sainte victime, et je m'écrie : *Ecce homo !* Voici l'homme...

A quoi bon ajouter quelque chose ? Ce simple regard, s'il est prolongé, sincère, fervent, nous enseignera le devoir, ou plutôt, il instillera en nous, mystérieusement, à notre insu, les sentiments qui facilitent l'accomplissement du devoir ; il créera dans notre âme le climat intérieur où s'épanouiront, enfin, des germes qui restaient fermés.

Ecce homo ! voici l'homme... Il a eu compassion, lui. Et je dis, simplement : Quand la *pitié* disparaît, c'est l'*humanité* qui s'éclipse. Le langage même l'indique ; si bien que la plus grandiose des vérités morales resplendit

dans chaque dictionnaire, dans le plus humble vocabulaire de conversation courante. Oui, le plus vulgaire lexique le proclame : être humain, c'est se montrer pitoyable ; être inhumain, c'est manquer de miséricorde.

Et franchement, quelle époque fut jamais plus favorable au jaillissement d'une immense et universelle pitié ? Le seul aspect d'une tranchée, ravagée par nos obus, arracha naguère de communes larmes aux rares survivants ennemis et à nos soldats saisis d'horreur. Des extrêmes confins de l'Empire de toutes les Russies, à travers l'Asie et l'Europe, jusqu'aux rivages irlandais, jamais autant d'épouses et de mères, de sœurs et de fiancées, n'ont versé ensemble autant de pleurs, jamais les vêtements d'un deuil précoce n'ont revêtu en même temps un si grand nombre d'orphelins, obscurci d'un seul coup d'aussi jeunes vies.

Sauvons, sauvons dans nos âmes le feu sacré de la sainte pitié ; car, si elle venait à s'éteindre, par malheur, dans nos cœurs endurcis, dans nos entrailles refroidies, nous conserverions peut-être l'apparence humaine, mais l'humanité en nous, la divine humanité, serait morte !

« VOICI L'HOMME ! »

— « L'humanité ? Voyez les bourreaux du Calvaire,
Distillant de la bave et crachant du venin ! »
— Plutôt, saluons-la dans le haut paladin
Qui domine la horde ainsi qu'un belluaire.

— « Il est surnaturel, ce divin bestiaire ! »
— Ils sont la sous-nature, et lui seul est humain.
Il rayonne au sommet du ténébreux chemin
Que la race gravit d'un effort millénaire :

En eux la préhistoire aboie, elle rugit ;
L'animal se hérisse et contemple, interdit,
Un front étincelant de saints hiéroglyphes.

Sous la croix dont l'éclat les perce de terreur,
Les fauves, impuissants dans leur vaine fureur,
Hurlent vers le dompteur échappé de leurs griffes.



HUITIÈME DIMANCHE

ECCE HOMO

III

« Les regards fixés sur Jésus. »
(Hébreux XI, 2).

La tendresse est insuffisante à caractériser les disciples du Fils de l'Homme. Ajoutons-y la vaillance ! La vraie compassion n'étouffe pas le vrai courage ; l'amour digne de ce nom, loin d'amollir les volontés, les fortifie. Comme les pétales d'une même fleur, toutes les énergies morales, toutes les vertus spirituelles, émanent d'un centre unique et composent un ensemble harmonieux.

Sans doute, la fortitude qui est nécessaire aux non combattants ne revêt pas la même forme que la bravoure des champs de bataille, mais elle est de même essence. Pour défendre les frontières de l'intérieur, ces invisibles frontières qui séparent dans notre âme la vraie vie et la vie factice, le chemin qui monte et la route qui descend, il nous faut boire, chaque matin, aux sources glacées, mais impollues, de l'héroïsme pur ; et de quel élan, de quelle vigueur magnifique, elles s'épanchent, inépuisables, au Calvaire !

D'abord, le Crucifié, par un défi sublime de la foi (la foi, suprême courage de l'âme), nie la fatalité. Au moment même où la formidable roue de l'univers, émergeant des ténèbres de l'espace, le renverse et le broie, Jésus affirme qu'il ne croit pas au déterminisme, à la chaîne infrangible des causes et des effets ; il ose déclarer au larron repentant que le pardon de Dieu est une réalité, et que la grâce divine reste capable, toujours, de poser des commencements nouveaux.

Voilà donc un esprit directement contraire à celui des prétendus sages qui prédisent la

perpétuité de la guerre, ici-bas, en vertu des lois de la nature et au nom d'une inexorable prédestination du genre humain au péché...

Mais, d'autre part, si le Crucifié, dans sa faiblesse, rivé au bois par des clous, parvient, cependant, à déchirer le filet du fatalisme, à en briser les maillons d'acier, il ne prétend point, par cet effort, donner libre carrière au caprice, à la fantaisie, au hasard, ni soustraire le cours des choses à la suzeraineté d'une règle supérieure. Plus que personne, au contraire, avec le courage d'une clairvoyance impavide, il sait discerner dans l'histoire le déroulement providentiel d'un plan, et cela au point de saluer dans son propre supplice l'accomplissement d'une prophétie inspirée : « Tout est accompli. » A notre tour, si les sentiments du Christ nous animent, nous saurons découvrir dans les angoisses de l'heure actuelle, dans les affres et les convulsions d'une catastrophe inouïe, l'œuvre divine de rédemption qui s'élabore, mystérieuse, terrible et magnifique, pour la genèse d'un monde nouveau.

Plus je contemple le Crucifié, plus s'affer-

mit en moi cette conviction finale : son héroïsme fut celui d'un mourant qui ne croit pas à la mort. Considérons-le de plus près, pendant qu'il expire ; scrutons avec vénération son douloureux et majestueux visage ; apprenons à déchiffrer son agonie victorieuse. A travers le rapide flot des apparences, il distingue le roc des réalités invisibles ; il respire dans l'éternel ; et son dernier soupir est presque triomphal : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Tel un soldat blessé, mais vainqueur, qui plante son drapeau sur une position conquise.

A son exemple, si nous sommes disciples de Jésus, nions la mort !

Des listes funèbres, des nomenclatures de tués, remplissent nos journaux. Qu'est-ce à dire ? Réfléchissons, d'abord, que la mort violente (et Jésus lui-même a été exécuté) n'est pas celle qui déconcerte le plus la pensée, ou qui trouble davantage la foi ; en réalité, la mort dite naturelle, la mort que la vie porte en elle, comme une mère son enfant, et qui éclot inexorablement au prix de la maladie ou de la vieillesse, la mort dite naturelle cons-

titue, au fond, un scandale plus violent pour la conscience. L'habitude, seule, nous en dérobe le révoltant caractère. Au contraire, l'idée de la mort, telle qu'aujourd'hui elle plane sur le pays, n'évoque plus, comme au moyen âge, le squelette hideux de la danse macabre ; le visage même de la mort est transfiguré, et la splendeur du sacrifice consenti lui fait une couronne lumineuse, une auréole d'immortelles. « Nul ne m'ôte la vie, je la donne de moi-même », déclarait le Sauveur.

Ici encore, marchons avec ferveur, avec enthousiasme, sur ses traces étincelantes. Nous pleurons de nobles victimes, fauchées à la fleur de l'âge ou dans la maturité de leur vigueur ; et nous devrons, encore, verser des larmes. Rien n'est plus sacré qu'une telle affliction. Mais notre désolation est mélangée d'espérance, comme les nuits de juin sont mêlées d'aurore. A la mémoire de nos jeunes héros, nous ne tendrons pas la France entière de draps funéraires. Ils ont disparu, comme le prophète Elie, sur un char de feu ; qu'un surnaturel courage nous soulève, à notre tour,

et nous emporte à leur suite ! Escortons-les dans l'au-delà par la pensée, par le cœur, par l'âme, et remettons entre les mains du Père notre esprit avec leur esprit.

Et pourtant, quelqu'un soupire : « Ces considérations ne me touchent guère ! Dans le chaos d'une frénésie fratricide, je ne parviens pas à m'emparer de la certitude audacieuse que Jésus-Christ reste le sauveur du monde... » Ame troublée, rassure-toi ! Ta sincérité même est le gage que tu vis, déjà, de la vie surnaturelle. Tes protestations, tes angoisses, tes colères, tes doutes sont agréables à l'Eternel, au Dieu de la justice, et les sentiments qui bouillonnent en toi prouvent, précisément, que tu participes au salut, puisque l'esprit d'indignation et de foi te soulève, le glorieux esprit du Sauveur.

Se refuser à une croyance banale, à un fade et stérile optimisme, c'est encore de la foi, ou c'est déjà de la foi, car c'est de la vie morale, de l'énergie spirituelle, c'est le contraire de la résignation au mal, c'est de l'offensive rédemptrice. Combien Jésus-Christ manifeste sa vertu de Sauveur dans les âmes

qui mènent deuil sur la médiocrité, la laideur et la veulerie des églises ! Combien nous sommes près de son cœur, quand nous maudissons leur lâcheté en présence d'un état social qui portait la guerre dans ses flancs, et qu'elles n'ont pas osé dénoncer, déshonorer, marquer d'une flétrissure infamante ! Sous l'étouffant régime de la Paix armée, ont-elles suscité beaucoup de témoins, de prisonniers ou de martyrs pour le programme et l'idéal de Noël ? De quel poids ont-elles pesé, dans les Conseils des nations, à la minute fatale ? Et pourtant, il y a cinquante ans, déjà, un prêtre généreux, le Père Gratry, avait lancé à la chrétienté cet avertissement de précurseur : « Nous ne comprenons rien, et nous restons dans l'animalité, si nous ne voyons pas que le premier devoir des individus et des peuples serait de se liguer, pour abolir enfin, et poursuivre par toute la terre, ce crime premier, fondamental, et précisément infernal, qui est le meurtre. Nous sommes aveugles, si nous ne voyons pas que c'est là le nécessaire avènement de la justice, et que les peuples européens seront bénis des plus divines bénédic-

tions, le jour où, négligeant tout but secondaire, ils iront droit au but divin, savoir : arrêter le crucifiement, le crucifiement de l'Homme-Dieu dans chaque homme que l'on tue par le fer, l'esclavage, l'ignorance ou la faim ! »

Ainsi soit-il ! Après avoir longtemps joué à la petite guerre, l'Europe a déchaîné la grande. Cette leçon profitera aux chrétiens : nous avons joué à l'Evangile, osons, enfin, le pratiquer !

Que l'immensité de la catastrophe, soit la mesure de notre humiliation ! Que l'immensité de la douleur, soit la mesure de notre amour ! Que l'immensité du scandale, soit la mesure de notre foi !





NEUVIÈME DIMANCHE

TENIR BON

« Soyez patients, fortifiez vos cœurs, jusqu'à l'avènement du Seignenr. »
(Jacques V. 7-8).

Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, le conflit lentement se déroule, comme un serpent aux anneaux innombrables. Il est des heures de lourde attente et d'obscurité où l'horreur nous suffoque, où l'angoisse nous asphyxie ; l'atmosphère d'un globe ruisselant de larmes et de sang nous devient irrespirable. Alors, de notre cœur défaillant, s'échappe un sourd gémissement vers la paix, une paix immédiate, à tout prix ;

c'est le cri du malade qui étouffe et réclame un ballon d'oxygène. Mais la crise est passagère. La voix du Christ nous réveille ; elle nous arrache à notre détresse personnelle, et nous rappelle qu'il faut regarder, non à nos pieds, mais au firmament, pour y déchiffrer les divins hiéroglyphes.

« La paix immédiate et à tout prix ! » Formule de trahison à l'égard de nos défenseurs, car, en sacrifiant leur vie, ils prétendent sauvegarder l'idéal ; et nous ne pourrions pas, sans les renier, consentir à un apaisement superficiel qui serait une trêve momentanée, un simple armistice. L'un de nos moniteurs d'Ecole du dimanche, pure et noble figure, est tombé sur le champ de bataille ; ses compagnons d'armes ont trouvé un carnet de notes où il avait inscrit les pensées suivantes : « On ne m'envoie pas *me faire tuer,* j'offre ma vie pour les générations futures. Je ne meurs pas, je change d'affectation. » O généreux ami ! c'est la vision de l'avenir qui soutenait ton jeune courage. Eh bien ! nous le jurons, ta ferme et sereine espérance ne sera point trompée.

Oui, nous savons que la guerre d'usure où nous sommes engagés, terrible à la fois et sublime, odieuse et grandiose, n'aura produit ici-bas aucun résultat définitif, c'est-à-dire aucun résultat moral, si elle aboutit seulement à déplacer des frontières ; le but qu'il faut atteindre, c'est un changement de mentalité en Europe. Les armées de proie ne sortent pas des casernes, elles sortent du cœur humain ; Jésus a déclaré que l'esprit d'homicide a son repaire dans les poitrines. Et dès lors, aucune paix ne sera effective, tant que la guerre actuelle, par sa durée même, en accumulant les souffrances, en prolongeant le martyre, en étirant au laminoir l'agonie des nations, n'aura point purifié les âmes, radicalement, du préjugé guerrier.

Nos livres saints racontent que l'Eternel déclara aux Hébreux, dans le désert : « Vous murmurez, vous réclamez de la viande ? Soit ! vous en aurez jusqu'à satiété, jusqu'au dégoût, et elle vous sortira par les narines ! » De même, les douleurs de l'Europe s'aggraveront, jusqu'à ce qu'elle vomisse le militarisme.

Donc, la guerre qui rugit, ici-bas, sur le

plan physique, la guerre matérielle (si monstrueuse et tonitruante qu'elle soit) n'est elle-même qu'un pâle reflet, un écho affaibli du silencieux et invisible combat qui se livre, sur le plan moral, entre des idées, entre des principes ; et tant que l'autel de la violence n'aura pas été renversé, déshonoré, pulvérisé au fond des âmes, il sera trop tôt, hélas ! pour sonner dans la nuit, — de l'Irlande à l'Oural, de l'île d'Héligoland à l'île de Sicile — il sera trop tôt pour sonner le : « Cessez le feu ! »

Mais prenons courage ; la lente progression de l'ombre sur le cadran solaire travaille pour la vérité qui sauvera les peuples ; et chaque nouvelle journée de tuerie est un clou de plus dans le crâne de l'Holopherne guerrier.

Quant à nous, qui réclamons le Christ pour Maître suprême, nous avons le devoir d'utiliser cette longue épreuve, ce douloureux purgatoire, pour observer les « Signes des temps » et recueillir les enseignements solennels de l'heure présente. Il faut qu'aujourd'hui prépare demain. Et pendant que l'esprit infernal creuse, malgré lui, le sépulcre béant où s'engloutira la guerre, il faut que l'esprit

évangélique aménage le berceau de la Paix, un berceau moins fragile que le coffret de jonc où vagissait Moïse à la surface du Nil, un berceau moins sordide que la mangeoire de Bethléem.

Rappelons-nous l'un des récits les plus dramatiques et les plus consolants de l'Evangile : la guérison du frénétique dont le nom était *Légion*. Ce fou furieux gîtait dans les cavernes qui servaient de sépulcres pour les morts. De là il s'élançait, en jetant des cris, et sans vêtements, sur les imprudents qui s'égaraient dans ses parages. A diverses reprises, on avait réussi à l'enchaîner, mais il avait, chaque fois, rompu ses fers ; armé de pierres, dont il se meurtrissait lui-même, il errait sanglant par les montagnes, et ses hurlements sauvages montaient, la nuit, vers les étoiles. Or, Jésus guérit ce démoniaque et le transforma en évangéliste.

Cette conversion n'est-elle pas une parabole adaptée à nos circonstances ? Les peuples européens sont comparables à ce possédé ; ils délirent, eux aussi, ils troublent par des vociférations forcenées le silence des campagnes ;

ils sont rouges de blessures et séjournent dans les tombeaux ; ils méritent bien qu'on leur applique le nom redoutable emprunté au langage militaire des anciens Romains : *Légion!*

Mais ils rencontreront le Sauveur. Oui, je le crois de toute mon âme, la délivrance est certaine et peut-être prochaine. A travers la tempête flotte le parfum de ta présence, ô Rédempteur ! Jamais tu n'as semblé plus nécessaire à notre angoisse ; mais jamais nous n'avons ressenti, d'une manière aussi intense, ta proximité. Ta forme bénie apparaît déjà, phosphorescente et prophétique, en nos ténèbres. Tu viens guérir le fou furieux, exorciser le démon de la guerre ; et demain — qui sait ? — demain !... l'Europe enfin pacifiée, régénérée, transfigurée, devenue ici-bas la messagère et le témoin de l'Evangile, propagera le salut jusqu'aux extrémités du monde.



FORCES PERDUES

L'insondable univers offre à la créature
Des forces sans emploi, la chaleur du soleil,
Le flux et le reflux, ces pouvoirs en éveil
Que nulle main encor n'attire et ne capture.

Mais l'homme est paresseux, et devant la nature,
Lâche à prendre de l'âme un vigoureux conseil,
Clôt son œil ébloui, s'abandonne au sommeil,
Sans fonder ici-bas sa haute dictature.

Hélas ! il reste infirme, et morne, et vicieux,
Vit courbé vers le sol, et meurt silencieux,
Alors que Dieu lui tend le glaive des archanges.

Oh ! savoir de mes pleurs, mes rires, mes amours,
De mes frayeurs sans cause, et des nuits et des jours,
Extraire enfin l'Esprit et sortir de mes langes !



DIXIÈME DIMANCHE

VUE ET VISION

« Ouvre ses yeux pour qu'il voie ! »
(2 Rois VI. 17).

Le pouvoir de nier les apparences caractérise l'être humain ; encastré corporellement dans le règne animal, il s'en distingue par cette prérogative : il voit l'invisible. Où donc est née la légende que les savants nous emprisonnent dans ce qui se voit et se touche ? L'effort le plus élémentaire de l'esprit critique va, précisément, en sens contraire. Malgré nos yeux, nous affirmons que le Soleil ne tourne pas autour de la Terre. Malgré nos mains,

nous affirmons que la matière, en dernière analyse, est composée d'impalpables énergies. Derrière les vitres brouillées du seul monde accessible à nos sens, nous devinons, de toutes parts, des avenues mystérieuses et d'inaccessibles lointains. Telles sont les échappées que nous ouvre la raison, la froide raison. Que dire, alors, des immenses clairières et des trouées de lumière que la foi nous taille, à son tour, non plus seulement dans les ténèbres de l'invisible, mais dans l'obscurité de l'au-delà ; non plus seulement sous le monde physique, mais derrière la mort elle-même ?

Dans le passage que je médite, éclate la puissance illuminatrice de la prière. Le prophète est enfermé dans une ville assiégée ; son serviteur, effrayé par le déploiement des forces ennemies, perd courage. « Elisée pria et dit : Eternel, ouvre ses yeux pour qu'il voie ! Et l'Eternel ouvrit les yeux du serviteur, qui vit la montagne pleine de chevaux et de chars de feu, autour d'Elisée. »

Combien les pouvoirs de la *vision* dépassent les capacités de la *vue !* Autant l'aveugle est désarmé auprès du clairvoyant, autant ce-

lui-ci est désarmé auprès du visionnaire. La plaque photographique ne remplacera jamais l'œil humain, car celui-ci, bien qu'il appartienne au monde matériel, est déjà capable en quelque mesure de discerner l'avenir à travers le présent : sur les mornes terres labourées, où flottent les brouillards de décembre, l'homme contemple en esprit les jaunes moissons ensoleillées. A plus forte raison, la vision est-elle magicienne dans le domaine spirituel. La vue embrasse le réel ; la vision embrasse le possible et l'idéal. La vue nous donne la nature ; la vision nous donne Dieu.

De plus en plus, l'esprit compte, ici-bas. Il est, peu à peu, devenu sur notre planète une force aussi réelle que celle de la gravitation. Et de même que l'on ne peut rien construire de stable sur le sol, sans obéir à la direction du fil à plomb, de même aucun Empire n'est capable de subsister, dans l'histoire, contre l'impératif de la loi morale.

Dans une soirée tragique et désormais fameuse, deux hommes débattaient, à Berlin, la question de la paix ou de la guerre pour l'Europe. L'un d'entre eux représentait l'An-

gleterre, et il réclamait de son interlocuteur l'assurance que l'Allemagne respecterait la neutralité de la Belgique. « Voyez, lui disait-il en substance, voici le document solennel qui porte votre signature, et par lequel vous garantissez à ce petit pays votre protection immédiate contre tout agresseur qui violerait ses frontières. Il serait monstrueux que le danger lui vînt de ses protecteurs mêmes. L'humanité civilisée attend de votre nation qu'elle fasse honneur à ses engagements. C'est un Allemand, le pauvre moine Luther, qui déclara, jadis, au pape et à l'empereur, qu'il est périlleux d'agir contre la conscience... » Hélas ! quelle fut la réponse ? Déjà le burin de l'histoire l'a gravée en caractères ineffaçables, sur l'airain : « La neutralité ? Mais c'est un mot. Et le traité qu'on nous oppose est un chiffon de papier. »

O glorieux chiffon de papier, sois notre étendard ! Chiffon de la Vérité, chiffon de la Justice, chiffon du Respect de la parole donnée, chiffon du Droit des faibles, le monde entier t'acclame et te choisit pour bannière. Papier fragile ! ta mince paroi nous protège

mieux qu'un triple rempart de forteresses, car tu représentes la conscience même et la raison du concert universel des nations.

Comment donc la victoire finale échapperait-elle à une cause qui est soutenue par la coalition de tous les esprits ?

Cette cause est celle de l'Avenir.

J'ose l'affirmer, en songeant à l'impénétrable mystère qui s'incarne dans la jeunesse. Car enfin, tous ces jeunes hommes envoyés sur la ligne de feu, tous à la fleur de l'âge, tous décidés à verser leur sang, un sang plus rouge et plus chaud, palpitant d'énergies inemployées et de forces prophétiques, tous ces jeunes représentent corporellement, sans métaphore, l'Avenir. Ils sont : *Demain.* Leurs parents sont : *Hier.*

Mais alors, faut-il en conclure que la défense de la patrie se résume dans un effort désespéré du passé pour jeter les champions de l'avenir au premier rang et se faire protéger par eux — telles ces troupes allemandes qui, marchant au combat, contraignirent des mineurs belges à précéder le front de bataille, sans autres armes que leurs humbles lampes,

disperseuses de ténèbres ? Non, la génération qui pousse en avant les jeunes et les délègue sur la frontière, n'en est pas réduite à un rôle ignominieux. Elle s'immole, en réalité, elle-même. Nos enfants, c'est encore nous ; c'est nous à la suprême puissance ; ils sont l'effort pathétique d'une génération tout entière pour se survivre, ici-bas, dans une génération plus neuve, moins éloignée du but sacré, mais voilé, vers lequel tend l'humanité séculaire. Les nouveau-nés ne sont pas derrière leurs parents, mais devant eux ; ils sont leur avant-garde, pionniers envoyés sur ces chemins de l'avenir que nul pied n'a jamais foulés. Si bien qu'en la personne des jeunes courant au péril, et offrant la muraille de leurs vivantes poitrines aux coups obscurs dont la race même est menacée, vraiment ce n'est pas le passé qui se défend, c'est l'avenir, tout l'avenir, qui s'affirme et s'exalte.

Et l'avenir, encore une fois, quel mystère ! Un savant définissait l'homme en disant qu'il est la seule créature capable d'avoir une histoire ; en d'autres termes, de ne point tourner indéfiniment dans le même cercle d'expérience,

comme les fourmis et les abeilles. L'humanité dans son ensemble est comparable à un individu immortel « qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». Ainsi parlait Pascal ; c'est ainsi qu'il voyait, non par la vue, mais par la vision. Et c'est à la même lumière que je contemple nos combattants ; ils représentent l'avenir et sa divine énergie, l'avenir avec ses germes ineffables et ses possibilités infinies. Ils représentent les plans indéchiffrés de l'Esprit rédempteur pour le salut du monde. Ils représentent le Royaume de Dieu.



AUTELS

Sous les cyprès d'ébène, en silence, à l'aurore,
S'inclinait la Vestale au pied d'un pâle autel ;
Je me prosterne aussi, quand l'aube luit au ciel,
Devant les feux sacrés que ma pensée adore.

La Vie, énigmatique, où la mort s'élabore ;
L'Esprit qui, dans la chair, brille immatériel ;
L'Amour aux yeux d'archange, au baiser maternel ;
La Sainteté qui prie et dans l'ombre s'ignore ;

La Justice, inlassable à venger l'opprimé ;
L'Avenir qui désigne à grands gestes la voie, —
Oh ! les rayons brûlants dont je suis enflammé.

Eternel ! tes éclairs percent mon cœur fermé.
Lorsque, sur mes autels, ton Verbe ardent flamboie,
Dans mon âme, d'un coup, le doute est consumé.



ONZIÈME DIMANCHE

UNE FEUILLE VERTE ET ROUGE

« Je vous annonce une bonne nouvelle. »
(Luc II. 10).

C'est le chant des anges. Or, on lance aux chrétiens cette objection : « Votre prétendu message de Noël, au lieu de nous rapprocher du Messie galiléen, nous détache au contraire de ce rêveur innocent. La mythologie grecque raconte que le musicien Orphée souleva des pierres par le son de sa lyre, et construisit une cité au souffle de sa mélodie. Ce sont là des

hauts faits qui se réalisent, quand nul témoin n'est là pour les vérifier. Mais l'édifice du chanteur de Nazareth est sous nos yeux : c'est une ruine ; l'Europe chrétienne retourne au chaos, et le prestige du doux architecte s'envole ! »

Pareil langage sue l'incohérence et l'injustice. Eh quoi ! le Christ est responsable du reniement de Pierre, et de la trahison de Judas ? Il a dit : Faites ceci ! et on ne l'a pas fait ; il a dit : Ne suivez pas telle direction ! et on l'a suivie ; il a dit : Construisez sur le roc ! et on a bâti sur le sable ; il a dit : Entre Dieu et Mamon, il faut choisir ! et on a refusé de les séparer ; il a dit : La vraie grandeur consiste à servir ! et on a répondu : Non, elle consiste à dominer ; il a dit : Le signalement de mes disciples, c'est l'amour sincère ! et on a répliqué : Non, c'est la doctrine pure ; il a raconté les paraboles du bon Samaritain et du Jugement dernier, pour illustrer à jamais la fraternité foncière de tous les hommes, mais ceux-ci ont multiplié les barrières entre le riche et le pauvre, entre le citoyen et l'étranger, entre les classes, entre les races, entre les pa-

tries ; — et ensuite, quand une civilisation brillante mais creuse, immorale et impie, établie sur le principe animal d'une compétition universelle pour la vie, minée par l'idéal païen du profit personnel et de la jouissance, ébranlée par le perpétuel conflit des appétits et des orgueils, finit en effet par s'écrouler, avec sa « culture », avec sa science, — telle une falaise ravinée — dans un océan rouge... on ose accuser le Crucifié d'être un maçon inhabile ! En vérité, pareil cynisme est colossal !

Humilions-nous, plutôt ! Frappons-nous la poitrine, Européens ! Prosternons-nous devant le Révélateur méconnu auquel nous avons désobéi pour notre malheur et notre honte ! « Le ciel et la terre passeront, affirmait-il, mais mes paroles ne passeront pas. » Le ciel et la terre ! A plus forte raison, les bruyantes capitales du monde moderne, et les « grandes Puissances », et les vastes combinaisons d'une diplomatie éphémère. Tout sera pulvérisé, tout sera réduit à la poudre d'un cimetière, si la chrétienté enfin repentante, enfin exorcisée de tous les démons qui l'agitent, ne baise pas, en pleurant, les pieds du Fils de l'homme :

« Seigneur, à qui d'autre irions-nous ? Tu as, toi, les paroles de la Vie. »

En résumé, le cyclone sanglant qui ravage notre continent, loin d'affaiblir l'enseignement du Christ, en démontre, par l'absurde et par l'horreur, la divine vérité. Dans le tonnerre de mille combats simultanés, c'est un message de Noël qui monte vers le soleil, à tous les yeux, avec la fumée des champs de carnage et la flamme des incendies.

Cependant, la guerre actuelle ne nous convie pas seulement à l'humiliation. Elle est un appel sublime au don de soi-même.

Ah ! quelles énergies mystérieuses de sacrifice couvent sous la cendre, dans le cœur humain ! Quand elles jaillissent, éblouissantes, elles arrachent des cris d'admiration mutuelle aux ennemis les plus acharnés.

L'âme est capable d'une intrépidité qui défie l'imagination. Enflammée par un idéal, elle ne connaît plus ni obstacles, ni souffrances. Elle communie alors avec l'âme sans tache du Fils de l'homme, le Saint et le Juste, le Serviteur de l'Eternel, type immortel du sacrifice consenti, exemplaire parfait de l'immolation ré-

demptrice, puisqu'il a pleinement « donné » sa vie, lui, sans essayer de la « vendre chèrement » ; puisqu'il est mort, non « comme un lion », mais comme un agneau, selon l'idéal chanté par le prophète en ces termes : « Méprisé, abandonné, homme de douleur et habitué à la souffrance, il n'a point ouvert la bouche ; semblable à une brebis qu'on mène à la boucherie, il a gardé le silence... Mais il ne perdra point courage et ne se relâchera point, jusqu'à ce qu'il ait établi, sur la terre, la justice. »

C'est pour la justice que le Serviteur de l'Eternel « souffre et meurt sans parler ». L'enfant de Bethléem n'incarne pas seulement l'esprit de sacrifice, mais l'esprit de consécration à la vérité. Voilà, encore, un message de Noël dont il convient d'assurer, pour demain, les répercussions nécessaires. Car, si la guerre maudite où l'Europe s'enfonce, et qui est un crime de lèse-humanité, doit jamais nous mener à une paix définitive, et à l'avènement d'une Fédération occidentale, il faut, dès maintenant, que les chrétiens veillent sur leurs propres sentiments. La guerre ne tuera pas, automatiquement, la guerre ! Pour atteindre

ce but, notre devoir élémentaire est de propager la morale du sermon sur la montagne et la religion de l'oraison dominicale ; sans quoi, un déploiement de haine brutale ou de froide vengeance à l'égard de l'adversaire vaincu, transformerait la victoire matérielle des alliés en défaite spirituelle, et les frustrerait du magique fruit de leur effort : un régime de fraternité internationale.

Certes, les motifs d'inquiétude abondent ; parfois, des pressentiments lugubres nous assaillent, et nous frappent, dans l'ombre, de leurs ailes. Demain ! Demain ! Mot fatidique, lourde nuée qui plane sur un désert de tombeaux, sur d'innombrables ruines, sur des famines, et des épidémies, et des révolutions, et d'inextinguibles haines, dévoratrices de la civilisation occidentale, tandis que fourmillent à l'horizon les hordes noires et jaunes alléchées par la convoitise de la curée, et qui savent, maintenant, le chemin de l'Europe. Que deviendront, alors, les libertés modernes, les centres scientifiques, les institutions sociales, les idéals chrétiens ? Ainsi s'expriment les pessimistes.

Mais le message de Noël, soleil persévérant, transperce tous ces brouillards.

Un de nos soldats m'envoyait une feuille d'automne, cueillie sur une route mélancolique sous une pluie pénétrante. « Elle est simple, écrivait-il, vigoureuse, droite comme notre espoir ; malgré le rouge du sang, il y a, derrière, un peu de vert espérance. »

Eh bien ! le Christ en croix, malgré les ténèbres du Calvaire et « le rouge du sang », a poussé vers l'avenir une clameur de victoire. Du haut de son pilori, comme la vigie au sommet du grand mât, il a salué, par la foi, la Terre promise. Héritier de tous les prophètes, et pionnier de tous les voyants, il a jeté vers les générations futures, héroïquement, ce cri d'enthousiasme surnaturel : « Tout est accompli ! » En d'autres termes : « La voie est libre ! En avant ! »

Et par cette brèche taillée dans la muraille de la fatalité, il s'est élancé lui-même, d'une telle allure, que son esprit a gagné de vitesse les événements ; le Galiléen vole, en éclaireur, devant le front de l'armée humaine. Quand nous le cherchons des yeux, c'est à peine

si nous tournons nos regards vers le passé : plus vivant que jamais, Jésus-Christ est, aujourd'hui, pour l'humanité tout entière, la Force de l'avenir. Entraîneur prédestiné de notre race vers les horizons du Royaume de Dieu, le Fils de l'homme est désormais, ici-bas, le providentiel garant et le champion des promesses divines pour le salut du monde, le metteur en œuvre de la pensée rédemptrice, l'organisateur des victoires de l'Éternel.

Dès lors, ne craignons rien des lendemains de la guerre. Sur l'océan tumultueux des passions humaines, la foi est une bouée insubmersible. Restons fidèles au Sauveur, et il nous sauvera. Qu'importe l'inévitable dislocation de certains cadres ecclésiastiques ou sociaux, de certaines formules politiques, philosophiques ou religieuses ? Nous conserverons l'essence de l'Evangile éternel ; et l'infatigable Esprit des recommencements perpétuels, l'Esprit qui régénère, l'Esprit qui ressuscite, saura bien se former, pour les tâches futures, un organisme approprié. Oui, le Verbe saura bien s'incarner, une fois de plus ; et « la parole » sera « faite chair » ; elle palpitera dans les institutions et

les lois ; elle animera le corps mystique et concret d'une Humanité humanisée, c'est-à-dire une et indivisible, pacifique et pacifiée. Et alors nos bien-aimés disparus, nos combattants frappés à mort dans la course en avant, goûteront leur véritable revanche : la certitude que leur sacrifice total est inséré, comme une pierre précieuse, dans les fondements de la Jérusalem future.





DOUZIÈME DIMANCHE

LE MONDE VAINCU

I

« Vous aurez des tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. »

(Jean XVI. 33.)

« Vous aurez des tribulations dans le monde. » — N'importe qui pourrait hasarder une prédiction de ce genre, en parlant à des créatures humaines ; ces mots pris en eux-mêmes, et détachés du contexte, rappelleraient les prophéties banales de nos modernes devineresses.

« Prenez courage ! » — Tout homme compatissant, ému par le chagrin d'autrui,

énoncerait volontiers un semblable conseil ; on prodigue, chaque jour, sur la terre entière, des millions d'exhortations pareilles, bienveillantes et impuissantes.

« J'ai vaincu le monde »..... parole royale, parole unique, parole triomphale de Chef et de Sauveur que, seul, Jésus-Christ pouvait prononcer, et dont la splendeur met vigoureusement en relief l'ensemble du passage transfiguré : « Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. »

« Vous aurez des tribulations dans le monde », déclare celui qui est la Vérité. Il n'essaye point d'éblouir les siens sous une pluie d'étoiles ; il ne les amuse pas d'un feu d'artifice. Il s'exprime avec une austère sincérité. Qu'un charlatan promette à ses dupes qu'elles seront immunisées contre la souffrance ! Le Christ, lui, respecte ses disciples. Il ne les prendra point par surprise, par quelque secousse de l'imagination enivrée. C'est à la conscience morale, à la personnalité spirituelle, qu'il s'adresse. « Suivez-moi, dit-il, mais sans vous figurer que vous deviendrez invulnérables sur

mes traces : vous subirez, même vous, des tribulations dans le monde. »

Et nous, à notre tour, qui nous réclamons du Christ, nous avons fait, tous, l'expérience que notre foi n'est pas un paratonnerre, capable de détourner la foudre. Tous, nous avons participé à la souffrance physique ou morale ; tous, nous voyons circuler de main en main, parmi les vivants, et se rapprocher de nos lèvres blêmies, la coupe fatale dont tous boivent, le calice de la mort.

La tribulation germe, inévitablement, dans le sillon de la vie. Elle prend racine, aussi, dans le sillon du péché. N'est-ce pas de là que la guerre des nations a jailli ? « D'où viennent les querelles et les luttes parmi vous, s'écriait saint Jacques, sinon de vos passions, qui combattent dans vos membres ? » La guerre est l'explosion la plus infernale de l'esprit satanique ici-bas. L'Europe est transformée en un parc de Versailles gigantesque, où l'on fait jouer les grandes eaux... avec du sang. Et c'est ainsi qu'aux tribulations dites naturelles, notre malheureuse humanité ajoute, gratuitement, des tribulations artificielles.

Assurément, je ne prétends point nier que, dans l'état présent du monde, un peuple puisse être acculé, malgré lui, à la guerre, par des circonstances qu'il maudit et dont il a le droit de rejeter sur d'autres la responsabilité. Témoin la Belgique, surprise par les événements, comme un dormeur assailli, au saut du lit, par des brigands. Témoin la France. Je ne prétends point nier qu'il sonne, parfois, des heures tragiques, heures où le tocsin du Devoir impose à l'honnête homme la mission austère et périlleuse de protéger contre l'agression un dépôt sacré dont il a charge, et dont il rendra compte. Mais cette obligation héroïque de la résistance au mal, n'entraîne pas moins d'indicibles tribulations pour la conscience ; car, ne l'oublions pas, c'est la tyrannie séculaire du péché social qui l'écrase et qui la contraint à choisir, misérablement, non pas entre le mal et le bien, mais entre le mal et un moindre mal.

Au surplus, une fois déchaînée la lutte féroce où se massacrent froidement, scientifiquement, des millions d'hommes frères du Christ et fils du Père qui est aux cieux ; une

fois déclanchée la machine à tuer, de nouvelles tribulations poignent ceux qui s'efforcent, malgré tout, de chercher encore des inspirations dans l'Evangile. Nous, par exemple, fidèles d'une Eglise chrétienne, nous qui ne le cédons à personne en amour passionné, à la fois, et réfléchi pour notre pays, pourrions-nous approuver, au service de la France, des sentiments indignes d'elle, ou des procédés contraires à l'esprit de Jésus-Christ ? Pourrions-nous, sans forfaire à la vérité, propager l'illusion flatteuse que notre peuple n'a pas besoin, lui aussi, de repentance ? Pourrions-nous, sans trahir l'honneur et la morale, préconiser les représailles ou une haine inextinguible ? Pouvons-nous désespérer de la nature humaine, fouler aux pieds l'idéal, et nier que les principes fondamentaux de toute conduite évangélique soient applicables aux nations aussi bien qu'aux individus ? Pouvons-nous, enfin, même en nous sacrifiant, nous et les nôtres, avec une âpre joie, sur l'autel de la patrie, pouvons-nous exalter celle-ci au niveau de la divinité, pouvons-nous falsifier l'oraison dominicale, au point de refouler au

second plan les intérêts suprêmes du Royaume de Dieu, les intérêts primordiaux d'une humanité qui, malgré la guerre, demeure une et indivisible dans la pensée du Créateur et dans l'amour du Rédempteur ? Non, ce serait apostasier. Mais, dans la mesure même où nous resterons les hommes liges du Christ, nous provoquerons, en certains milieux, la défiance, les critiques, les calomnies, l'outrage — en un mot, la tribulation.

O mon Sauveur ! nous l'acceptons, puisque ta voix souveraine, celle qui commande à la tempête, nous crie : « Prenez courage ! »

Evidemment, des exhortateurs bien intentionnés ne marchandent pas non plus leurs instances à ceux qui peinent : « En avant ! Debout ! Hardi ! » Mais ces coups d'aiguillon ne renouvellent point des forces épuisées. Ce sont là des prédications suspendues en l'air, des leviers qui ne soulèvent rien, car le point d'appui leur manque.

Au contraire, Jésus-Christ « donne ce qu'il ordonne. » Il ne se borne point à recommander le courage, il en fournit le ressort : « J'ai vaincu le monde. »

A GENOUX

L'homme adorait, jadis, vautré dans la poussière,
Comme un chien qui larmoie et geint sous un talon,
Ou qui, hurlant de peur vers un marteau-pilon,
Sent d'un vague péril son âme prisonnière.

De la divinité l'immobile paupière
Terrorisait toute âme, écrasée au foulon,
Et le monstre de pierre au dur profil d'aiglon
Piétinait, à Ninive, une humaine litière.

Cauchemar disparu ! Car Jésus a souri.
Son lucide évangile offre à tous un abri
Contre le dieu qui dompte, au zénith, la Grande Ourse.

« Notre Père » est plus près. En ployant les genoux,
Je ne suis pas prostré sous un fatal courroux,
Mais penché vers le sol pour mieux boire à la source.



TREIZIÈME DIMANCHE

LE MONDE VAINCU

II

« Ce qui est né de Dieu, triomphe du monde. »

(I Jean V. 4).

...« Mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. »

Il faut bien que le Sauveur diffère du commun des hommes, pour que notre esprit ne sursaute point au seul énoncé d'une affirmation aussi étrange. Tombant d'une autre bouche, ce paradoxe imprévu révolterait. Le bon sens populaire n'a-t-il pas stigmatisé, jadis,

un certain roi de Pologne qui prétendait calmer les doléances de ses sujets affamés en déclarant qu'il ne manquait, personnellement, de rien ? « Vous criez misère, mes pauvres amis ? Consolez-vous, je mange à ma faim. » Et pourtant, nous ne protestons point contre un raisonnement du même genre, quand le Sauveur annonce : « Vous traverserez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » Jamais l'Eglise n'a éprouvé la tentation de répliquer : *Lui c'est lui, moi c'est moi !* La pensée d'établir une semblable distinction n'a jamais effleuré l'âme de la chrétienté.

Nous voici donc en présence du mystère fondamental de la piété chrétienne. « Ce n'est plus moi qui vis, écrivait saint Paul, c'est Christ qui vit en moi. » Ne voyons pas là une simple image, une effusion mystique ; c'est l'expression du rapport ineffable et substantiel qui unit le chrétien au Christ, et le corps de l'Eglise à celui qui en est la tête, et l'humanité tout entière au Fils de l'homme. « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, dira le Juge au dernier jour, c'est à moi que

vous l'avez fait. » Quand la Parole s'est incarnée, quand le Verbe est devenu chair, celui qui venait vers nous n'émigrait pas à l'étranger ; au contraire, affirme l'apôtre, il allait chez les siens, il entrait dans sa famille. Il était le type accompli, le modèle achevé, le représentant parfait, le champion suréminent de notre race ; et celle-ci, exaltée, sublimisée en lui, portée à sa plus haute puissance et à son épanouissement prophétique, s'est trouvée avoir accompli avec lui, par lui, en lui, les actes surnaturels dont rayonne le Rédempteur lui-même. L'apôtre proclame audacieusement, dans un élan d'illumination, qu'il a été « crucifié » avec le Christ, et que les chrétiens sont « ressuscités » avec leur Chef.

Qu'est-ce à dire ? sinon que le récit de la Passion est bien plus qu'une page indélébile d'histoire, offerte à la curiosité du savant, à l'imagination de l'artiste, à l'émotion de l'adorateur ; le récit de la Passion est bien plus qu'une riche tapisserie à contempler, plus qu'un vitrail d'église devant lequel on s'agenouille ; il ne reste pas extérieur à nous, et ce n'est pas du dehors qu'on le regarde. C'est le

poème de l'âme, l'épopée de la foi, l'autobiographie de l'humanité spirituelle. Les détails y revêtent, si menus qu'ils soient, une signification universelle ; les minutes y sont pleines d'éternité ; le moindre geste s'élève à la dignité d'un symbole, et chaque personnage possède la valeur d'un type. Ces rapides scènes concentrent tout le passé, condensent tout l'avenir de notre race. Il s'agit d'un duel à mort entre les forces de l'Esprit et les forces contraires. A travers ce drame ténébreux, où rougeoient les torches de Gethsémané, les flambeaux du sanhédrin, et le soleil embrumé de Golgotha, une voix retentit, solennelle, comme une basse continue sur le clavier des grandes orgues : « Maintenant a lieu le jugement de ce monde, maintenant, le prince de ce monde va être chassé dehors. »

Générations successives, approchez ! Venez contempler votre victoire et déchiffrer votre destinée. Ce Jésus de Nazareth qui se débat, seul, contre une meute, c'est l'âme humaine aux prises avec l'adversaire, c'est Dieu dans l'engrenage !

Un prisonnier, mains liées, qui lutte, silen-

cieux, contre le monde, — le monde entier — et qui remporte la victoire : quelle splendeur !

On reprochait, un jour, au peintre Le Poussin de représenter un Christ à l'expression superbe. A quoi il répondit : « Je ne puis pas lui imposer un air humilié, puisque, de son vivant, il était difficile de Le regarder en face ! » Voilà le mot vrai. Satan a baissé les yeux devant le Crucifié ; et celui-ci est resté maître du champ de bataille.

« J'ai vaincu le monde. » Quel monde ? Celui, d'abord, qui s'incarne dans les institutions, comme dans autant de forteresses. Comptez les puissances coalisées contre l'isolé, l'abandonné, le trahi. C'est le clergé, en la personne des prêtres juifs ; c'est la royauté avec Hérode ; c'est la magistrature, avec Pilate ; c'est l'armée, avec les cinq cents soudards de la cohorte, qui font du condamné leur souffre-douleur ; c'est l'aristocratie intellectuelle et financière, avec les chefs de la nation ; — et c'est le peuple lui-même, hurlant : « Ote ! ôte ! crucifie ! » — enfin, c'est l'Eglise naissante, en la personne des disciples renégats, les fuyards de Gethsémané, qui

viennent de célébrer leur première communion, *la* première communion du genre humain, et qui ont encore dans la bouche le goût du vin de la sainte cène.

Et le monde, pour le Christ, ce sont encore les rafales de désillusion, les tourbillons de doute glacial qui soufflent sur son âme pour en éteindre la lumière. Enumérez les noirs démentis infligés à sa foi par les événements. Il avait proclamé : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice ! » Et maintenant, il avoue : « Mon âme est triste jusqu'à en mourir. » — Il avait formulé cette conviction : « Tout est possible à Dieu. » Et maintenant, sous les oliviers du jardin fatal, il murmure : « Père, s'il est possible ! » — Il avait affirmé : « Demandez et l'on vous donnera ! » Et maintenant, c'est en vain qu'il supplie : « Que cette coupe s'éloigne de moi ! » — Il avait assuré : « Celui qui enseignera l'observation de la Loi, sera appelé grand. » Et maintenant, on vocifère contre lui : « Cet homme blasphème ! » — Il avait répété : « On vous jugera comme vous aurez jugé. » Et maintenant, les magistrats lui crachent au

visage, après le vote unanime : « Il mérite la mort. » — Il avait prêché : « Les cheveux de votre tête sont tous comptés, ne craignez donc point ! » Et maintenant, sur son front sanglant on enfonce une couronne d'épines. — Il avait prié : « Père, que *ta* volonté soit faite ! » Et maintenant, il est livré à la « volonté » de ses adversaires. — A la tradition des anciens, il avait opposé son autorité de révélateur : « Mais moi je vous dis ! » Et maintenant, au Calvaire, il est traité d'imposteur : « N'écris pas celui-ci *est* le roi des Juifs. Ecris : Il a *dit :* Je suis le roi. » — Il avait certifié : « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes. » Et maintenant, il entend les railleurs moquer son impotence : « Qu'il descende seulement de la croix, et nous lui rendrons hommage. » — Il avait annoncé, dans un moment d'exaltation sublime : « Toutes choses m'ont été données par mon Père. » Et maintenant, ses bourreaux plaisantent : « Que Dieu le délivre, s'il l'aime ! » — Enfin, il avait jeté sur la foule, comme un éclair de beauté parfaite, la parole

rayonnante : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » Et maintenant, il gémit dans les ténèbres : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Quels effondrements ! Quel abîme ! Coup sur coup, vague après vague, avec un tonnerre de murailles qui s'écroulent, d'énormes lames viennent se ruer, lourdement, sur une tête sans défense. Mais l'esprit de Jésus, tel un nageur vigoureux, s'évertue héroïquement dans la tempête, brave les tourbillons écumants, les surmonte — et c'est du sommet des flots amoncelés que le Christ agonisant jette aux quatre vents ce cri triomphal : « Tout est accompli ! »

« Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. »





QUATORZIÈME DIMANCHE

LE MONDE VAINCU

III

« Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. »
(I Jean IV. 4).

Ce qu'il a fait, nous l'avons fait nous-mêmes ; ses trophées sont inscrits à notre actif. C'est la race humaine tout entière qui, au Calvaire, a donné sa mesure ; car elle n'était point personnifiée dans les bourreaux impurs et cruels, simples candidats à l'humanité, monstres informes ; elle était, au contraire, incarnée dans la victime sainte... victime, à la fois, et sacrificateur, « Grand Sacrificateur »,

et qui ne mendie pas notre pitié. Oui, c'est en Jésus-Christ que l'âme collective du genre humain s'est révélée dans sa divine essence, victorieuse du péché, victorieuse de la souffrance, victorieuse du doute, victorieuse même de la mort.

Dès lors, notre courage n'est pas une illusion provoquée, un délire artificiel de l'imagination, comme la bravoure momentanée de ces troupes enivrées d'éther pour les exciter au combat. Notre courage chrétien a ses assises hors de nous ; il plonge dans l'histoire — et quelle histoire ! — des racines profondes.

Mais en même temps, le Christ auquel il s'appuie, est une puissance morale, une énergie de l'ordre spirituel, une flamme intérieure qui palpite sur l'autel sacré de notre conscience la plus intime, un Esprit qui s'identifie avec l'Esprit même de Dieu. « Quel est celui qui triomphe du monde, écrit saint Jean, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? »

Il insiste encore : « Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde, et voici la victoire qui triomphe du monde : notre foi ! » C'est pourquoi, saint Paul ajoute : « Dans tous les

combats, nous restons vainqueurs et plus que vainqueurs. »

Nous ? Entendons bien l'apôtre. *Nous*, c'est-à-dire l'*Esprit en nous.*

O mon cœur ! si l'ouragan mugit, pourquoi ces battements précipités ? N'es-tu pas le temple du Saint-Esprit ? Le grand vaincu victorieux de Golgotha aurait-il désappris le secret de la conquête ? N'est-il pas « le même hier, aujourd'hui, éternellement » ? Qu'importe la traîtrise d'un Judas moderne ou la félonie d'un Pierre contemporain, — Jésus-Christ ne saurait se renier lui-même. L'Esprit qui n'a pas reculé devant les Caïphe, les Pilate et les Hérode, ni devant le martyre obscur et les affres de la mort, ne reculera pas davantage, aujourd'hui, devant la maladie, la pauvreté, le bistouri du chirurgien, la tentation, le deuil, le sacrifice total, l'immolation sanglante pour la cause du Royaume de Dieu...

« Vous aurez des tribulations dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » En d'autres termes, celui-ci n'est pas un inconnu pour moi ; je me suis déjà rencontré avec lui, j'ai pris sa mesure ; il est

incapable de m'effrayer. Donc, à votre tour, soyez sans crainte ! Ma présence en vous est le gage formel du triomphe. Au plus humble de mes confidents, je répète en secret, comme à l'apôtre Paul : « Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que s'accomplit ma puissance. »... « Pourquoi donc avez-vous peur, gens de petite foi ? »

Un pareil langage infuse du fer à notre sang. On raconte qu'un illustre capitaine de l'antiquité rassura, en ces mots, un batelier qui le conduisait en barque sur des flots tumultueux : « Ne crains rien, tu portes César et sa fortune. » Combien plus oserons-nous braver les orages, puisque le Fils de Dieu est l'hôte mystérieux de notre âme ! Ecoutons ce viril garde à vous de Calvin : « Jésus-Christ, nous appelant au combat, nous arme d'une confiance absolue dans la victoire, bien qu'il nous faille encore suer. » Ecoutons encore un autre huguenot, le poète guerrier Agrippa d'Aubigné :

> Ainsi jamais je n'ai ployé :
> Rien que la mort ne me maîtrise,
> Je tourne, mort et foudroyé,
> Le visage à mon entreprise.

Amis connus et inconnus, bien-aimés compagnons, dépouillons nos sollicitudes, nos appréhensions, nos frémissements, nos alarmes ! Secouons-les comme un arbre secoue ses feuilles flétries. Place à la frondaison nouvelle ! Place à la courageuse espérance, à la foi vaillante, à l'amour intrépide ! Tout chrétien authentique est un « chevalier sans peur et sans reproche. » Le vrai « chemin de croix » se transfigure en chemin de gloire. Il mène à « la Cité qui a de solides fondements », la céleste Jérusalem où s'accomplira la promesse magnifique de celui qui est le Premier et le Dernier. Celui qui ouvre, et nul ne fermera, Celui qui était mort et qui est revenu à la vie : « A celui qui vaincra, j'accorderai de s'asseoir avec moi sur mon trône — de même que j'ai remporté la victoire et me suis assis, avec mon Père, sur son trône. »



« L'ESPRIT SOUPIRE »

L'Esprit du Dieu caché qui veut sauver le monde
Cherche des instruments pour son poignant labeur;
Il faut des ouvriers au grand entrepreneur,
Pour que l'œuvre ébauchée à l'idéal réponde.

L'Esprit n'a pas de main pour détendre la fronde
Qui vise au front Goliath, le géant rançonneur ;
Et quand gémit l'enfant du pauvre, ou du mineur,
L'Esprit ne peut baiser sa chevelure blonde.

Il demeure impuissant, à moins d'être incarné ;
Sans organe, il endure un tourment raffiné :
Du chômage il subit l'angoisse meurtrière.

Homme, écoute sa plainte! Offre-lui tes deux bras!
Qu'au long appel d'en haut l'écho s'éveille en bas,
Ose de l'Eternel exaucer la prière !



QUINZIÈME DIMANCHE

AU BORD DU PRÉCIPICE

« Je me tiens à la porte et je frappe.
Aie donc du zèle, et repens-toi. »
(Apocalypse III. 19).

Qui oserait nier que le peuple français a traversé, au début de la guerre, l'une de ces crises morales qui peuvent aboutir à une radicale et salutaire conversion ? A plus d'un égard, notre nation offrait certains symptômes alarmants d'anémie, et même de dégénérescence. Philosophes, éducateurs, hommes d'Etat, signalaient avec effroi les progrès désespérants de la tuberculose, de l'alcoolisme, du jeu d'argent, de la débauche, et de cet

individualisme effréné, impatient de toute discipline sociale ou religieuse, qui multipliait querelles et factions entre Français. Au surplus, ceux-ci paraissaient résignés à leur propre disparition ; ils donnaient plus de travail aux faiseurs de cercueils qu'aux fabricants de berceaux ; et l'idée même de la dépopulation progressive du territoire ne les inquiétait guère. Ils semblaient oublier la vieille loi physique en vertu de laquelle un espace donné, où l'atmosphère se raréfie, fait nécessairement un appel d'air à la région voisine, un appel à l'invasion. Ils semblaient ignorer qu'un pays où la population surabonde finit par se déverser, quasi-mécaniquement, dans un pays dont la population diminue. Ainsi, les Français paraissaient insouciants des périls formidables qui les menaçaient ; et quand la guerre éclata sur eux, comme la foudre, ils se passionnaient pour les péripéties du scandaleux procès où s'étalèrent les dessous les plus répugnants de la démagogie et de l'adultère.

Soudain, le clairon sonne et le tocsin lui donne la réplique. — « Aux armes ! » — Et le peuple tout entier s'écrie, d'une seule voix : *Présent !*

Alors se manifesta, au sein du corps social, avec une surprenante spontanéité, ce phénomène de défense, de « garde à vous ! » qui caractérise, dans un organisme malade, le sursaut de la vie décidée à se protéger. De même que l'on voit les cellules régénératrices accourir, d'instinct, vers les points les plus menacés des tissus, ainsi le peuple français, d'emblée, s'astreignit aux principales mesures de prophylaxie et de désinfection qui s'imposaient. Le spectacle fut merveilleux. Ah ! combien vite et sûrement le doigt se posa sur chaque plaie ! Coup sur coup, interdiction de l'absinthe, la perfide empoisonneuse nationale — interdiction, dans les cabarets, de ces distributeurs automatiques par lesquels se propageait la passion des jeux de hasard — interdiction de la correspondance clandestine par simples initiales, à la poste restante, où les guichets devenaient, trop souvent, les officines de la corruption des mœurs. Et il ne faut citer que pour mémoire les débits fermés au début de la soirée, les conseils d'hygiène alimentaire affichés sur les murailles, les séances de vaccination gratuite contre la petite vérole et la

fièvre typhoïde, les secours à tous les chômeurs, la multiplication des repas populaires, sans compter une gravité générale remplaçant la « blague », la toilette et les divertissements, la suppression des manchettes sensationnelles sur les journaux, la diminution inouïe des crimes de droit commun, la disparition des polémiques de presse, la réconciliation radieuse, instantanée, de tous les Français, enfin le réveil du sentiment religieux et le silence réfléchi de la libre-pensée militante.

Tels sont les fruits de l'épreuve. Pour les âmes attentives, le murmure mystérieux qui descend des plages éternelles couvre le tonnerre des canons.

Oh ! heureux, trois fois heureux, ceux qui ont des oreilles pour entendre le silence et des yeux pour voir l'invisible. Ceux-là seront humiliés, régénérés, et ils sauveront la France pour leur part. Soit aux heures de défaite, soit aux heures de victoire, ils sauront persévérer dans l'œuvre patiente, immense, qui s'impose à notre nation, si elle veut survivre et revivre. Car il faut, dès maintenant, penser à l'avenir. Ce n'est pas avec des hâbleries, des vantar-

dises, ni même avec une artillerie supérieure, que la France effacera de la réalité ce fait brutal : lors de la guerre franco-allemande, en 1870, les rivaux étaient de taille égale ; aujourd'hui, si les deux peuples étaient rangés côte à côte, sur deux lignes parallèles, la colonne adverse dépasserait la nôtre, en longueur, de vingt-six millions d'unités. Méditons bien ce chiffre. Il nous manque, aujourd'hui, vingt-six millions de compatriotes pour équilibrer le poids formidable qu'on nous oppose. Et ces vingt-six millions de Français qui nous font défaut, n'ont pas été tués par l'ennemi ; c'est en pleine paix, à l'intérieur de nos frontières, qu'ils ont été rayés, délibérément, sur la liste émouvante et glorieuse des candidats à la vie. Aucun « appel de volontaires » ne pourrait combler ce trou béant... Quelle décisive leçon pour l'avenir ! Quel avertissement suprême !

Heureusement, la victoire n'est pas toujours enchaînée au nombre. Notre peuple en fournira la preuve ; il écoutera les voix intérieures qui le convient à la repentance ; et nous contemplerons de grandes choses. L'aube d'une

ère nouvelle se lève, derrière les ruines des forteresses infernales.

L'un de ces effondrements nécessaires, imminents, c'est l'écroulement du christianisme blasphématoire, de cette religion d'Etat, hypocrite et sauvage, qui prodigue le nom de Dieu comme de la mitraille, qui reste radicalement étrangère à l'esprit de Jésus, qui prêche un évangile selon Moloch, et dont les monstrueuses prières finiraient par chasser les âmes scandalisées dans les ombres et les silences d'un athéisme rafraîchissant.

Et un autre anéantissement qui se prépare, c'est celui de la Force elle-même. Tout ce colossal déploiement de la violence, en Europe, sapera le trône de la violence et détruira son règne. Autour des aigles et des vautours, les invisibles archanges brandissent déjà leurs glaives de flamme. Et quand tomberont, du haut des nues, les avions ou les aéronefs qui survolent des femmes et des enfants pour semer la terreur et le carnage — c'est tout un système, c'est tout un régime qui s'écraseront, déshonorés, sur le sol, avec ces engins d'assassinat qui les symbolisent...



SEIZIÈME DIMANCHE

L'ESPRIT CONTRE LA VIOLENCE

« Heureux les pacifiques ! »
(Matthieu V. 9).

Un poignant problème se pose à la conscience chrétienne. De divers côtés, on déclare, en effet : Cet universel esprit de sacrifice qui transfigure notre génération, nous le devons à la guerre, sanglant et nécessaire baptême. Le flot rouge sera pour notre peuple une fontaine de Jouvence. Que l'Evangile supprime donc la vieille chanson de la bergerie galiléenne : « Heureux les pacifiques, ils sont les fils de Dieu ! »

Tout disciple de Jésus doit répondre : « Le

ciel et la terre passeront plus facilement que ces paroles de notre Christ ! » Heureux et cent fois heureux, bénis et cent fois bénis, les pacificateurs ! Maudits, et maudits à jamais, les Tamerlan et les Attila !

En réalité, le pathétique élan d'union qui a resserré en un seul faisceau toutes les énergies françaises, a-t-il été produit par la guerre en tant que telle, par la guerre *en soi ?* Bien plutôt, par le sentiment aigu du danger commun. Quand le tocsin sonne dans un village pour annoncer l'imminente avalanche, ou quand le feu éclate sur un navire en plein océan, toutes les volontés forment bloc, soudées par le péril. Aux Indes, lorsqu'un fleuve débordé roule ses eaux furieuses, on aperçoit, parfois, réfugiés sur un même tronc d'arbre, la gazelle et le tigre, le serpent et l'homme, oublieux de leurs combats séculaires, hypnotisés par les tourbillons écumants. A plus forte raison, le sursaut d'amour fraternel qui a métamorphosé les Français n'est pas un bienfait attaché à la guerre en elle-même, un cadeau du seul dieu Mars ; il est né de la fulgurante vision d'une catastrophe qui menaçait l'Arche sainte.

Mais on insiste. « L'explosion d'une guerre, dit-on, donne le signal d'un magnifique déploiement des vertus qualifiées de guerrières : discipline, renoncement, endurance, courage, enthousiasme. » Rien de plus vrai. Mais « les vertus dites guerrières — observe un philosophe — sont, au fond, des vertus civiques », c'est-à-dire innées à l'âme humaine, et qui trouvent à s'exercer dans toutes les occasions où la volonté, pressée d'un aiguillon matériel ou moral, s'impose un but inaccessible sans le sacrifice. Etait-il dépourvu de vertus guerrières, ce valeureux savant qui, dans son laboratoire, rongé tout vif par les émanations mystérieuses du radium, poursuivit jusqu'à la mort, héroïquement, des expériences obstinées. à peine interrompues, d'époque en époque, pour se livrer au chirurgien ? Manquait-il de vertus guerrières, ce pacifique explorateur du pôle sud, le capitaine Scott qui, vaincu par un ouragan de neige, expirant de faim et de froid, refusa de périr étendu, et qu'on retrouva gelé, mais assis, la tête appuyée contre le journal scientifique de l'expédition ? Et sans chercher des exemples si loin, est-ce que les

durs travaux de la terre, de l'usine ou de la confection, est-ce que les soins consumants et les veilles des garde-malades, est-ce que les labeurs ininterrompus, jour et nuit, les renoncements sans phrase et sans témoin des mères, dans cet enfantement prolongé qu'on nomme l'éducation — n'exigent pas un déploiement de sang-froid, de vaillance, de stoïcisme sans rémission, qui évoquent les qualités les plus notoires du combattant ?

Les vertus guerrières ne s'épanouissent pas seulement dans le sillon de la guerre ; mais, par contre, c'est bien là que lèvent les macabres moissons de mensonge, d'injustice, de haine, de brutalité, de meurtre, lesquelles y fructifient sous une vapeur sanglante comme dans un sol d'élection. Mon Dieu, mon Dieu, que d'infamies perpétrées au cours des trois cents guerres qui ont désolé l'Europe, depuis le onzième siècle !

Je veux résister aux entraînements de la peur, de la victoire ou de la vengeance. Restons humains ! Soyons chrétiens !

« Chrétiens ? » Hélas ! où est le christianisme dans une Europe déchristianisée ? Nous

sommes tous entraînés par un torrent farouche, emportés par le fleuve de violence qui roule, effréné, d'un bout à l'autre du continent ; nous y sommes plongés, malgré nous, malgré l'agonie de nos protestations secrètes contre l'œuvre de carnage, mais notre tête émerge au-dessus des flots, dans la nuit, et contemple les constellations immuables. Nous saluons les premiers principes, les axiomes immortels de toute moralité individuelle, sociale, nationale, nous attachons nos regards à l'étoile polaire du firmament spirituel. Qu'importent les démentis passagers de la réalité ! On ne peut échapper à son époque, mais on peut la dominer ; rivé par son corps au vingtième siècle, on peut vivre, par l'esprit, au vingt-cinquième ; on peut, par la foi et l'espérance, gagner de vitesse les événements et rejoindre Jésus-Christ, le pionnier solitaire, le guide méconnu, qui marche en avant de notre civilisation barbare et la précède sur les chemins de l'avenir.

Sauvons l'idéal, comme on sauve un drapeau sur le champ de bataille. Servir ainsi, coûte que coûte, les postulats éternels, les vé-

nérer, les adorer, c'est assurer du renfort invisible à nos soldats, c'est affermir leur cœur, fortifier leur conscience ; sans aucune métaphore, c'est leur envoyer des messages d'âme et leur insuffler le véritable esprit de la victoire.

Parmi nos défenseurs, des créatures d'élite sont tombées... mais leur esprit s'est relevé, il continue le combat pour le droit et l'humanité ; et le meilleur hommage que je puisse rendre à la mémoire de nos disparus, c'est de redoubler moi-même de ferveur dans le culte obstiné de ce même idéal pour lequel ils ont versé leur sang. En avant ! l'Esprit aura le dernier mot. Déjà, depuis quelques années, les sciences physiques et les plus récentes philosophies avaient mis en déroute les vieux bataillons du matérialisme classique ; mais la guerre achèvera — ô prodige ! — son anéantissement. Par un paradoxe inouï, splendide, prophétique, le conflit européen pulvérisera le sceptre stupide et déshonorant de la force, et sur les débris de son empire, l'Idée entonnera, comme l'alouette, au grand soleil de la liberté, avec une délirante allégresse, l'hymne frénétique de la paix.

RÉSURRECTION

Sur l'adolescent mort le voyant s'étendit
Et, les yeux sur les yeux, la bouche sur la bouche,
Réchauffa le cadavre où, bleuâtre, une mouche
Promenait en zigzags son funèbre appétit.

Ainsi l'humanité, sur le globe maudit,
Sans hâte et sans effroi, stoïquement, se couche ;
Et, du sol attiédi, sous l'âme qui le touche,
Se dégage un parfum miraculeux d'esprit.

Elle inspire la sphère et la cérébralise ;
Par ses fils conducteurs le monde s'humanise,
Il sent, il pense, il veut, jusqu'au fond des enfers:

Des nerfs croissent partout, dans les flots, sous la roche ;
Notre crâne agrandi forme, de proche en proche,
Un cerveau composé des terres et des mers.



DIX-SEPTIÈME DIMANCHE

LE PRIX DU SANG

« Boirai-je le sang de ces hommes ? »
(II Samuel XXIII. 17).

Une question s'impose : *Que ferons-nous du sang des jeunes ?* Accepterons-nous qu'il ait coulé en vain ? Rappelons-nous le geste généreux du roi David, à la guerre. Torturé par la soif, il avait formulé le souhait illusoire de boire à une source réputée pour sa fraîcheur ; trois soldats s'aventurent près des tranchées ennemies, et rapportent le précieux breuvage au chef. Alors celui-ci, consterné à la pensée que ces braves avaient risqué leur

vie pour son bien-être personnel, répandit l'eau à terre en s'écriant : « Boirai-je le sang de ces hommes ? » A notre tour, craignons d'estimer à vil prix les sacrifices de notre jeunesse. N'ayons pas l'air de la considérer comme payée de ses peines, par cela seul que son héroïsme sur le front nous permettrait de continuer, à l'arrière, le train-train de l'existence.

Ce n'est pas la pitié que nos jeunes Croisés demandent. Et, d'ailleurs, nous les envions trop pour les plaindre ; ils ont savouré l'inestimable privilège de conférer un sens à leur mort. Ils n'ont point péri malgré eux, comme ces malades récalcitrants qui se débattent contre l'inévitable, qui maudissent leur fin prochaine, et qui s'en vont, de mort violente, sur un lit de plume. Nos volontaires du sacrifice ne sont pas *tombés* dans la mort, ils ont *monté* vers elle, comme on conquiert une cime. Et ma propre destinée m'apparaîtrait bien terne, par contraste, si je ne pouvais pas, moi aussi, en communiquant à mon existence une haute, une divine signification, assurer à ma mort elle-

même, épanouissement d'une telle vie, l'auréole de l'idéal ; telles ces fleurs décolorées, pâles comme un linceul, et qui, néanmoins, lorsqu'on arrose la racine avec un liquide approprié, s'enrichissent des nuances les plus chaudes.

En souvenir de tous ces jeunes, qui sont devenus nos aînés, nos maîtres, et en hommage à leur sang vermeil, jurons de *tenir bon*. Se décourager, c'est trahir. Même si notre abattement reste secret, même si nous évitons de l'exprimer en paroles ou en actes, malgré tout — quand nous sommes découragés, — un brouillard glacial émane de notre personne, nous dégageons une buée vénéneuse. Décidons, au contraire, que notre seule présence émettra des effluves d'espoir, des rayons guérisseurs, des radiations de salut.

Sans doute, la guerre actuelle traîne interminablement ; mais c'est la longueur même du conflit qui prépare une Europe nouvelle. Une prompte solution sur les champs de bataille n'obligerait pas les nations à confesser, peu à peu, que les procédés de la grande industrie, en s'appliquant à l'art de la guerre, frappent

celle-ci d'absurdité, la rendent, pour ainsi parler, tragiquement oiseuse, puisque toute offensive, désormais, se briserait contre une défensive inexpugnable. Nous soupirons ? L'atmosphère est lourde ? C'est la preuve que l'éducation de l'opinion publique avance... La nausée du régime de la Paix armée commence à nous étouffer ? Excellent symptôme ! La prolongation des hostilités est, hélas ! essentielle à la conversion de la mentalité occidentale. Chaque journée de combat est un jet de sérum dans la moelle épinière du démoniaque européen, ce possédé furieux et pathétique.

Donc, en mémoire de nos morts, tenir bon. Et j'ajoute : *purifier nos mains.*

Une bannière immaculée leur est confiée ! Gardons-nous de la souiller. Plus notre cause est juste, et plus nous devons redouter de la desservir par notre injustice personnelle. Résistons à ces courants de mensonges, de paniques, de calomnies, de haines, dont le tourbillon nous enveloppe. Résistons même aux souffles d'une crédulité puérile qui nous fait accueillir, sans examen, les plus fausses nouvelles, les commérages les plus stupides, les

racontars les plus terrifiants, ou ces fameux renseignements particuliers, que nous colportons ensuite à l'aveuglette, semant au hasard des tristesses gratuites ou des joies sans cause.

En temps de guerre, l'atmosphère morale est saturée de miasmes ; les plus valides risquent de succomber à quelque épidémie de sentiments antichrétiens. Un tout jeune soldat, très patriote, après avoir entendu un orateur qui préconisait la revanche et la vengeance, écrivait que ses plus nobles camarades s'étaient sacrifiés à un tout autre idéal : « S'il s'agissait simplement, disait-il, de mettre en pratique le vieux principe : *Œil pour œil, dent pour dent* — toutes ces vies auraient été lamentablement perdues. »

Veillons donc, « veillons et prions ! » On a comparé la prière à la cloche dont s'entoure le plongeur : dans un milieu irrespirable, elle entretient une atmosphère où nos poumons se dilatent.

L'hommage à nos morts comporte, encore, une troisième résolution : *prendre au sérieux la « confession des péchés »* que nos églises récitent chaque dimanche.

Croyons au caractère dramatique de la destinée humaine. « La vie n'est pas un problème qu'il faut résoudre correctement, mais une aventure dont il faut sortir honnêtement », une aventure ou, si l'on préfère, une expédition, une épopée. Sur un globe qui se refroidit autour d'un Soleil qui s'éteint, sur une « Terre qui meurt », nous assistons à la lente et douloureuse ascension d'un esprit qui veut vivre. Et cet esprit, incarné dans l'homme, est aux prises avec des forces énigmatiques de résistance et de régression, il est en lutte avec des énergies obscures qui tiennent à la fois de l'animal et de la matière, avec une sous-nature ou une contre-nature, avec une réalité inexprimable, un poignant mystère moral, avec ce quelque chose de séculaire, de formidable et de sournois, qu'on désigne suffisamment par cette expression : le péché.

Comment ne pas frémir devant la guerre actuelle, envisagée comme une révélation du péché, ce vertige de chaos, cet appétit du mal et du néant, ce principe aveugle et destructeur qui frappe à coups de bélier contre la civilisation, et qui en décèle à nos yeux épouvantés le

caractère vulnérable et précaire ? Car la civilisation est liée au bon emploi de la liberté humaine ; la marche en avant n'est pas, définitivement, assurée, et le Progrès n'est pas un mouvement fatal.

Voilà le cri du « sang d'Abel » sur les champs de bataille européens, cri solennel et qui monte vers les pâles nébuleuses. O formes inanimées de nos jeunes gens, ô cadavres froids sous les froides étoiles, vous surexcitez dans mon cœur une haine inextinguible contre le péché !





DIX-HUITIÈME DIMANCHE

LE SANG PROFANÉ

« De quel châtiment sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu et profané le sang de l'Alliance ? »

(Hébreux X. 29).

Que ferons-nous du sang de Jésus-Christ?... Au XVIIIe siècle, le futur fondateur de la communauté des frères moraves, le comte de Zinzendorf, aperçut un *Ecce homo !* un Christ couronné d'épines, avec cette inscription : « Voilà ce que j'ai fait pour toi. Qu'as-tu fait pour moi ? » Cette question lui transperça le cœur. Et nous qui lisions de telles anecdotes avant la guerre, nous les considérions d'un œil

calme, comme de vieilles estampes. Le fameux tableau de « l'Homme de douleur », peint par le voyant hébreu, nous apparaissait terni sous la poussière des âges ; et nous méritions le poignant reproche du prophète : « L'agneau de Dieu est le méprisé dont chacun détourne les yeux. » Mais aujourd'hui, à la lumière des sacrifices consentis sereinement par les défenseurs du Droit, la croix de Golgotha prend un relief inattendu. La honte nous étoufferait si nos bien-aimés devaient être tombés inutilement, tombés, hélas ! pour couvrir de leurs corps des pleutres et des cyniques ; de même, nous ne supporterions plus l'idée blasphématoire que le Fils de l'homme, le Fils de Dieu, ayant versé pour nous le sang de son cœur, nos pieds pussent fouler cette pourpre royale dans la poussière de notre indifférence et le limon de notre souillure.

L'apôtre écrivait aux premiers chrétiens : « En luttant contre le péché, vous n'avez pas résisté jusqu'au sang. » Mais Jésus-Christ a poussé le combat jusque-là. Songez à la sanglante sueur de Gethsémané ; dans le jardin de l'agonie, il saignait déjà, non point sous les

coups frappés du dehors, comme au Calvaire, mais sous la pression intérieure de sa propre âme. Arrêtons-nous, comme Pascal, devant le « Mystère de Jésus », et adorons. Agenouillons-nous en silence, et osons embrasser la certitude que le Sauveur a répandu son sang pour fonder, ici-bas, l'union des hommes par la paix des âmes.

Hélas ! il semble avoir échoué ; mais la faillite momentanée du christianisme n'est pas le naufrage du Christ lui-même. Pour qu'on pût l'accuser d'avoir conduit l'Europe aux abîmes, il faudrait d'abord démontrer qu'il était, en l'an mil neuf cent quatorze, le guide effectif et l'incontestable entraîneur de l'occident. Or, dans le domaine de la politique internationale, on lui tournait, délibérément, le dos.

Humilions-nous, pleurons de brûlantes larmes ; et, en réponse à la question lancinante : *Que ferons-nous du sang de Jésus-Christ ?* répondons d'un commun accord : Par fidélité à son sacrifice rédempteur et prophétique, nous retournerons à l'Evangile du Royaume de Dieu. Que dis-je, « retourner » ? Avançons-nous, haussons-nous jusqu'à l'espérance, jus-

qu'à la doctrine, jusqu'à la vision du Royaume de Dieu.

Au nom du sang répandu sur la Croix pour établir, ici-bas, la fraternité humaine, nions la perpétuité de la guerre. Elevons-nous « de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre pensée » contre cette prétendue loi de la haine fratricide, cette « loi de la jungle », ou plutôt de la basse-cour, qui bestialise l'homme aux siècles des siècles, et le damne éternellement. Oui, nions la fatalité de la guerre. Et à ceux qui nous accuseraient d'utopie, en invoquant je ne sais quelle immutabilité de la nature humaine, répliquons avec hardiesse que l'homme se distingue, précisément, de l'animal par « sa faculté d'avoir une histoire », par la capacité indéfinie d'acquérir des idées et des sentiments, par la puissance inouïe de se modifier d'âge en âge et de créer son essence véritable par la conscience et la raison. Ces magnifiques perspectives sont toutes contenues dans la requête élémentaire : Ton règne vienne !

C'est une prière. Et, en effet, l'établissement d'une paix définitive entre les nations, est une

tâche surnaturelle. Cet idéal splendide, pour lequel ont péri nos jeunes, et pour lequel Jésus-Christ s'est immolé, ne sera jamais réalisé par la seule victoire de la Force matérielle. Notre but suprême est de rénover la mentalité européenne. Mais le soleil, qui fond la cire, durcit l'argile ; par quels moyens atteindre l'âme ennemie, de manière à la régénérer au lieu de l'exaspérer ? Le problème est délicat, poignant. Oh ! mon Dieu, accorde-moi le baptême de ton Saint-Esprit ; car si nous restions satisfaits de nous-mêmes, nous serions des outils faussés dans ta main, des instruments impropres à toute mission divine. Qui demeure pharisien ne sera jamais apôtre, au sens humble, maternel et rédempteur du terme.

Déjà nous prenons en dégoût une piété qui reste étrangère à la consécration, à l'apostolat, à la folie de l'Evangile, une piété qui refuse de s'enrôler. Combien est légitime l'amère et violente ironie d'un Tolstoï, quand il raille la grise lâcheté des chrétiens déserteurs du Christ ! Les esclaves du qu'en-dira-t-on, et les sectateurs du ventre, murmurent, quand le Maître déclare : « Si quelqu'un ne

hait pas les siens, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » Et pourtant, là est l'A B C de toute morale évangélique, puisque le Fils de l'homme incarne l'humanité tout entière et les intérêts de la Cité future : au-dessus de moi, la *famille ;* au-dessus de la famille, la *patrie ;* au-dessus de la patrie, le *genre humain.*

Telle est l'inoubliable formule que les jeunes ont tracée, avec leur sang vierge, en caractères indélébiles, sur la paroi de l'univers. A nous de comprendre et d'accepter, désormais, la véritable hiérarchie des grandeurs morales et spirituelles. L'idéal d'une Eglise inspirée du Christ ne pourra plus être : *Il y a une religion à suivre,* ni même : *Il y a une âme à sauver,* mais plutôt : *Il y a une vie à vivre,* ou mieux encore : *Il y a une œuvre à accomplir.*

« Là où je suis, là aussi sera mon serviteur », a dit le Christ. — Et où donc es-tu, Seigneur ? — Au Calvaire.

Mais Jésus-Christ aura le dernier mot. Il passera sous l'Arc de Triomphe des temps nouveaux avec l'humanité humanisée. O Fils

de l'homme ! nous saluons en toi le *Héros,* car tu manifestas, sur la colline du crâne, le courage du soldat de Marathon, et tu n'expiras qu'après avoir jeté aux quatre vents ton cri victorieux : « Tout est accompli ! » O Fils de l'homme ! nous saluons en toi le *Martyr,* celui dont le supplice ignore le « champ d'honneur », l'ivresse et le fracas de la bataille, celui qui sait mourir dans la solitude et en silence pour l'idée pure et quelque principe éternel encore méconnu de la foule. O Fils de l'homme ! nous saluons en toi le *Sauveur,* nous acclamons la fortitude surnaturelle de la joie créatrice, de la souffrance qui forge du positif, de la douleur qui donne, qui régénère et sauve.

Loin de fouler aux pieds ton sang précieux, nous en ferons notre breuvage ; et nous laisserons retentir longuement dans notre âme ta mystique et miséricordieuse invitation : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang, faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. »

PERENNITAS

O lourds entassements des ruines romaines,
Colossaux aqueducs saupoudrés de soleil,
Arcs triomphaux rougis par le couchant vermeil,
Colonnes qui zébrez de votre ombre les plaines,

Tours qui penchez le front vers d'antiques fontaines,
Vous croulez vers la mort et la nuit sans réveil !
Rare, un lézard qui rampe, alangui de sommeil,
Connaîtra votre pierre en vos anciens domaines.

Votre poussière, un jour, éparse à tous les vents,
S'attachera, légère, aux talons des vivants,
Oublieux d'un profil trente fois séculaire.

Parmi les monuments dressés par les Romains,
Un seul pourra braver les futurs lendemains,
Et c'est la croix de bois érigée au Calvaire.



DIX-NEUVIÈME DIMANCHE

COMMENT DURER

I

> *« Je vous ai donné la puissance de fouler impunément des scorpions. Toutefois, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais plutôt de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. »*
>
> (Luc X. 19).

On nous dit, parfois : « Le conflit actuel sera une guerre d'usure, et le combat finira, faute de combattants. »

Non, nos âmes ne s'useront point ; elles

sont formées d'une étoffe miraculeuse qui se régénère elle-même, au fur et à mesure de l'effort, comme tous les tissus vivants. L'essentiel est donc d'entretenir en nous l'énergie vitale.

Or, le Fils de l'homme a quelque chose à m'apprendre, lui — un spécialiste en la matière — sur le talisman de la jeunesse perpétuelle et du courage sans défaillance. A l'ordinaire, les spectacles du monde nous dessèchent le cœur, et les plus généreux finissent par « perdre leurs illusions » (c'est la formule), comme un arbre perd ses feuilles. Mais Jésus n'a pas connu, dans son for intérieur, ce pitoyable étiolement de la verte espérance, même sous le règne de Tibère, le tyran soupçonneux, blotti dans son île de Caprée comme une araignée géante, et qui stupéfiait l'Empire par ses débauches ou ses crimes.

Le Messie, lui-même, livre le secret de son optimisme divin dans sa réponse aux soixante et dix Envoyés.

Etonnant passage ! On ne rend pas justice à des strophes de ce genre, quand on se borne

à les prononcer, d'une voix égale ; pour les comprendre, il faudrait les chanter. La musique et la poésie pourraient, seules, en restituer l'accent d'exaltation glorieuse.

C'est un hymne de Jésus à la victoire de Dieu. On lit ici, à livre ouvert, dans l'âme héroïque du Messie ; on découvre les ressorts mêmes de son activité « sans peur et sans reproche ».

D'un grand coup d'aile, il s'affranchit d'une croyance préhistorique, aussi ancienne que le genre humain qu'elle tenait séculairement ligoté dans les liens d'une terreur abjecte. Assurément, Jésus admet, avec toute l'antiquité, l'*existence* des mauvais esprits ; mais c'est leur *puissance* qu'il nie, et c'est par là qu'il se montre original, révélateur à la fois et rédempteur... Hélas ! la chrétienté fut lente à suivre le Pionnier. Que de supplices barbares les catholiques et les protestants infligèrent, plus tard, à d'innocentes victimes, sous inculpation de sorcellerie ! Et de nos jours, à travers l'Afrique ou l'Asie, la frayeur superstitieuse du démon ravage des millions et des millions de destinées !

« J'ai contemplé, déclare le Christ, avec audace, l'effondrement de Satan ! » En d'autres termes, il ne croit pas à la fatalité du mal dans le passé, ni à sa perpétuité dans l'avenir ; et quant au présent, l'attitude qu'il assume à l'égard du mal, est celle d'une victorieuse offensive.

A ces traits, on reconnaît le génie d'un entraîneur d'hommes, d'un chef prédestiné ; car une confiance indomptable et sereine devient contagieuse, elle éveille la foi, elle suscite les disciples.

Je me laisserai porter par ce courant d'enthousiasme, soulever par cette marée. Se réclamer du Christ, est-ce invoquer, seulement, son nom ? C'est, bien plutôt, s'imprégner de son esprit ; c'est se réfugier dans son âme et s'y plonger, quand le sable brûlant de la réalité nous obscurcit les yeux et nous dessèche la gorge ; quand les innombrables et lourds chariots de la souffrance ou de l'iniquité, qui font, sans arrêt, le tour du globe, soulèvent, jour et nuit, leur asphyxiante poussière; quand la mélancolie, le doute, l'effroi nous consument de fièvre ; quand la possibilité du Bien, sur la

terre, s'évanouit comme un mirage, et que les spectres nous frôlent, avec leur escorte infernale de serpents et de scorpions.

O Fils de l'homme ! c'est alors que nous ressuscitons en regardant ton visage, illuminé par l'éclair vengeur de la chute satanique ; c'est alors que nous apprenons de toi le secret d'une éblouissante espérance, qui embrase les cieux et les âmes.

En vérité, le Christ n'était pas de ceux « qui voient noir, qui parlent noir », et nous lui faussons compagnie, chaque fois que nous tournons le dos à la lumière. Pourtant, certains éducateurs comprennent, si lugubrement, leur tâche ! Sinistres veilleurs de nuit, ils préconisent une sagesse qui a pour vénérable emblème le hibou. Alors que Jésus disait : « Voyez les oiseaux de l'air ! » ils n'en aperçoivent que les chauves-souris. Autour des jeunes imaginations, ils font tournoyer les actes interdits, les paroles défendues, les pensées condamnées, les sentiments réprouvés. On insiste sur les fautes, les vices, les péchés à éviter, au lieu de montrer les cimes à gravir. On exhorte à combattre des tentations dont la

seule nomenclàture fixe l'esprit dans les ténèbres ; on essaye d'inculquer la haine du mensonge, de la sensualité, de l'orgueil, au lieu d'inspirer l'amour de tout ce qui est vrai, pur, fraternel ; bref, on immobilise la volonté, on l'enterre dans les tranchées boueuses d'une défensive sans élan.

Et cette lamentable éducation a souvent, pour appui, une religion plus pitoyable encore, celle qui empoisonnait la chrétienté au moyen âge, celle qui souillait de son dogme et de son encre les sources mêmes de la vie, et qui balançait chaque berceau, comme un hamac fragile, entre l'abîme du péché originel et le gouffre de l'enfer.

Chaque fois que l'Eglise a promulgué cette sombre doctrine, elle a déposé ouvertement, sur la face radieuse de Jésus-Christ, le baiser du traître et du renégat. Le Sauveur du monde a-t-il fait tant que de mentionner, seulement, la chute d'Adam ?... Mais il a contemplé celle de Satan !

Or, l'Eglise a fermé ses yeux trop délicats devant une lumière blessante ; elle s'est recroquevillée dans le clair-obscur d'une mentalité

de défaite. Considérant le globe entier comme le fief du démon, elle a souvent borné ses ambitions spirituelles à organiser des ambulances d'arrière pour les victimes du péché. Mais briser, ici-bas, la puissance du mal, en affranchir l'humanité ?... Idée fantastique, frivole et presque impie ! « Née pécheresse, la créature meurt pécheresse ; rien de nouveau sous le soleil ; ce qui a été, c'est ce qui sera », voilà les maximes désenchantées que l'Eglise osait emprunter à l'Ecclésiaste, au seul écrivain sceptique de notre littérature sacrée, pour les inscrire sur ses étendards fanés en lettres couleur de cendre.

Et c'est ainsi qu'à force de prudence pieuse et de défiance calculée, à force d'exploiter les noires catacombes du péché, comme les mineurs une houillère, l'Eglise a fini par perdre la notion même de sa véritable destinée ; elle a cessé de croire à sa mission d'avant-garde, et d'autres groupements l'ont précédée sur les chemins de l'Avenir, entonnant les hymnes laïques, socialistes, ou athées, de la Cité future, exaltant l'idéal messianique et prophétisant la Terre nouvelle où la justice habitera.

Est-il admissible que l'Eglise recule, sans déchoir, sans abdiquer, devant ces magnifiques perspectives ? Puisqu'elle prétend puiser, dans la Bible même, ses inspirations directrices, où donc y trouvera-t-elle une seule promesse divine en faveur du Mal ? Au contraire, d'un bout à l'autre des Ecritures, la souffrance, le péché, la mort, sont traités en ennemis vaincus, en monarques détrônés ; et la tactique adoptée par Jésus à leur égard, c'est la véhémente ou sereine offensive de l'enthousiasme.

Soyons fidèles à cette attitude constante, et notre âme ne connaîtra point l'usure au cours d'une guerre qui se prolonge, effroyablement tenace, incrustée dans notre sol par de sanglantes griffes. Sachons la maudire ; mais en même temps, ayons des yeux pour voir, et contemplons Satan qui tombe du zénith comme un éclair. Si nous possédions seulement une étincelle de ta foi, ô Rédempteur ! ô Visionnaire ! nous comprendrions que le conflit actuel sonne le glas des luttes fratricides à la surface de notre planète ; notre cœur frémirait, notre intelligence tressaillerait, à la pensée que les soldats de la France

républicaine sont les champions de la paix, les chevaliers de l'universalisme, les pionniers d'une ultime croisade qui pourrait, sans conteste, et sans figure de langage, délivrer, une fois pour toutes, le saint sépulcre, en libérant Jérusalem, la cité symbolique, chère à la chrétienté, plus chère à Israël. « Je suis heureux, écrit un de nos sous-officiers, je suis heureux de vivre dans ces temps incomparables ! Nous luttons pour des principes simples et généraux, fondement véritable du droit international comme du droit civil. Le monde n'a rien eu à faire de si important, depuis la venue du Christ. »





VINGTIÈME DIMANCHE

COMMENT DURER

II

« Le berger des brebis les appelle par leur nom. »

(Jean X. 3).

« Réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. »

Jésus nous dévoile, ici, la deuxième partie du merveilleux secret de son optimisme surnaturel. La première, c'est l'offensive irrésistible d'une foi qui chante ; la seconde, c'est la culture intensive de la vie intérieure.

Etre inscrit dans les cieux, sur le « Livre

de vie », figurer sur la liste mystérieuse des enfants de Dieu — c'est une image, mais qui recouvre la plus solennelle des réalités : la valeur moralement absolue de la personne humaine. Nous ne sommes pas des numéros, devant l'Eternel, nous sommes des « noms ».

Cette affirmation-là est, précisément, la grande originalité de l'Evangile. Que pesait l'individu isolé, dans les balances du monde antique ? Dans la préhistoire, qu'a-t-il pesé dans celles de la nature, l'impassible gaspilleuse de germes ? Que pèse-t-il, aujourd'hui, dans les balances de la guerre, qui est elle-même une régression païenne vers l'animalité, vers le déchaînement aveugle des forces élémentaires ?

Le Christ survient : il est le bon berger qui laisse là le troupeau, pour chercher la centième brebis, égarée ; il est l'ami intime, le frère, l'époux, celui qui adresse à chaque âme un appel particulier : « Toi, suis-moi ! » Le Père qui est au ciel tient un compte fidèle des siens ; et qu'est-ce donc, en dernière analyse, que le salut, sinon le fait que je suis connu de Dieu ?

Voilà une certitude ineffable, toute morale et spirituelle, qui vaut beaucoup plus que l'ex-

tase du voyant. Un Jésus terrassant le dragon, avec une fière allure de saint Michel ou de saint Georges, un Jésus piétinant Satan, ne serait toujours que le Fils de l'homme. Mais un Jésus crucifié, et qui, malgré les ténèbres du Calvaire, déchiffre son nom dans l'au-delà sur le Livre de la vie, un Jésus qui expire en murmurant : « Père, je remets mon esprit entre tes mains », celui-là est le Fils de Dieu.

Après tout, pour l'individu, ici-bas, le but suprême n'est point de réussir dans certaines entreprises, même apostoliques, ni de reculer, indéfiniment, les bornes de son activité extérieure ; car ce sont là des succès qui n'intéressent point, radicalement, son véritable moi ou sa destinée essentielle. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ! » tel est le programme fondamental. Et dès lors, ce qui importera, au moment de la mort, pour apprécier notre carrière, ce n'est pas ce que nous aurons *accompli,* mais bien ce que nous serons *devenus.* A quoi bon écraser des serpents et des scorpions, si la victoire sur l'ennemi du dehors nous diminue intérieurement, et entraîne une défaite spirituelle ? Les triomphes

militaires de l'Allemagne ont donné le signal de sa décadence morale. Quel avertissement dramatique ! La déchéance de l'âme et son glissement vers l'abîme sont donc inévitables, aussi longtemps qu'elle n'a pas son point d'appui dans l'invisible, son centre de gravité dans l'éternel, aussi longtemps qu'elle n'écoute pas appeler son nom, chaque jour, sur la liste mystique des citoyens du ciel.

Est-ce à dire qu'il faille nous concentrer en nous-mêmes, nous hypnotiser dans la recherche anxieuse de notre salut, renoncer, enfin, à travailler sur le monde ?... Voilà bien la grande tentation, la grande hérésie, la grande lâcheté, la grande apostasie. C'est la plus banale des portes de sortie pour s'évader de l'Evangile !

Sans doute, le souverain bien, pour l'âme, c'est la communion avec Dieu ; mais à quel signe discerner la présence en nous de l'Esprit saint, sinon, précisément, à notre ardeur combative contre Satan ?

Franchement, ce n'est pas à l'heure où les nations européennes s'entre-dévorent, qu'il convient de préconiser une piété individualiste,

passive et sans horizon. Le tonnerre du canon, sur tous les fronts de bataille, jette aux échos de l'univers cette élémentaire vérité : désormais, le christianisme sera « social », ou il ne sera plus ! En d'autres termes, il faut que l'Evangile, dès maintenant, quitte l'ombre violacée des chapelles, pour la lumière crue de la place publique ; il faut que le Christ parcoure les parlements, les académies, les Maisons du peuple et les Bourses de commerce, et que son esprit pénètre enfin les mœurs, les institutions et les lois, puisqu'il s'agit de créer, en occident, une mentalité toute nouvelle, singulièrement imprévue et foncièrement originale, une mentalité... chrétienne. A ce prix seulement, on empêchera, dans l'avenir, le retour de l'inondation de sang, l'explosion diabolique de la fureur homicide ; oui, à ce prix seulement ; car la guerre, livrée à elle-même, est incapable de tuer la guerre ; elle en propage, au contraire, et elle en multiplie indéfiniment les germes, comme ces chirurgiens de malheur qui s'efforcent d'extirper un cancer, mais qui en sèment le poison à travers les tissus d'un organisme sans défense.

Donc, pour les disciples du Christ, il est moins que jamais question de renoncer à l'offensive contre les puissances démoniaques; mais ils puiseront toujours davantage leurs inspirations pour la lutte, et leur courage, dans la certitude bénie que leurs noms sont inscrits dans les cieux. Cette conviction luira sur eux comme l'arc aux sept couleurs dans les nuées d'orage. Ils se répèteront sans cesse, avec l'apôtre, le mot de passe des initiés : « Notre vie est cachée avec le Christ en Dieu ! » Et alors, vienne l'insuccès, ils conserveront le calme ; vienne le scandale, ils conserveront la foi. En vain, le contraste perpétuel entre l'idéal et la réalité creusera devant leurs pieds d'insondables crevasses, pleines de ricanements infernaux, ils se réfugieront dans le monde invisible où ils ont acquis, nommément, droit de cité. Et si, malgré tout, de par une solidarité indissoluble, ils demeurent enlisés dans les iniquités et les crimes qu'ils maudissent, et s'ils restent fatalement complices des méchants — la certitude inouïe que leurs noms subsistent dans les cieux leur communiquera l'assurance du pardon divin.

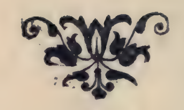
Hélas ! il sonne des heures où cette foi elle-même s'obscurcit, où ni la prière, ni la Bible, ni les moyens de grâce, ne parviennent à laver les taches de boue dont notre visage est éclaboussé, ou à dissiper l'odeur de sang dont nos nerfs sont obsédés. Mais la suprême ressource, en ces moments d'agonie, c'est toujours un regard vers le Héros des évangiles.

A vrai dire, il apparaît bien impuissant en Europe, dans le domaine de la moralité publique et des relations internationales ; son influence y semble paralysée, son esprit évanoui. Mais s'il a figure de vaincu, dans le chaos de la civilisation occidentale, l'avait-il moins à Golgotha ? Et pourtant, au Calvaire même, les principes éternels du Royaume de Dieu affirmèrent leur maîtrise ; ils retentissaient, dans la tourmente, comme une sirène de cuivre à travers le brouillard et la tempête.

Aujourd'hui encore, si des meurtriers ont crucifié le Saint et le Juste, il nous reste le droit splendide et l'insigne consolation de lui adresser l'hommage du larron crucifié à ses côtés (ce pauvre anonyme — béni soit-il ! — et ce prince des confesseurs) qui salua, ma-

gnifiquement, dans la victime abandonnée de tous, le Roi prédestiné de l'avenir.

Alors, sur le visage du couronné d'épines passa comme un sourire de Dieu, et avant de mourir, en vainqueur de la mort, il aperçut, une fois de plus — tel un éclair dans la nuit — Satan précipité, une chute vertigineuse, d'abîme en abîme, aux siècles des siècles...



QUAND MÊME !

L'avenir ? De la glace ; une froide banquise ;
L'acide carbonique, en neige résolu,
Saupoudrant, sous la nuit d'un cycle révolu,
Des squelettes sans nom et de date indécise.

C'est la voix du savant. O naïve méprise
Du Christ aux yeux rêveurs, prophète superflu,
Qui voyait l'âge d'or, et se croyait élu
Pour signaler à tous une Terre promise !

Et pourtant, je t'acclame, ô roi prédestiné
D'un monde où ton esprit s'évertue, incarné.
Ton héroïque effort connaîtra la victoire.

— Mais s'Il devait périr, souffleté par le sort,
Je lui serais fidèle et, jusque dans la mort,
Fier du géant vaincu, je chérirais sa gloire.



VINGT-ET-UNIÈME DIMANCHE

LES " SIGNES DES TEMPS "

> « *Jésus leur dit : Etes-vous encore sans intelligence ? Votre cœur est-il endurci ? Ayant des yeux, ne voyez-vous pas ?* »
>
> (Marc VIII. 17).

Notre génération contemple des événements où se reflètent les plus terribles tableaux de l'Apocalypse. Nous entendons, la nuit, à travers les nuées, les trompettes sauvages des sept anges qui déchaînent ici-bas les fléaux du ciel ; et les sept « coupes de la colère de Dieu » ruissellent implacablement sur nos têtes. En même temps, l'âme humaine, démoniaque à la fois et divine, se révèle ; tantôt,

comme un dragon gigantesque, elle ébranle sous ses contorsions de rage les parois mêmes du globe ; tantôt, comme une aurore boréale, elle déploie jusqu'au zénith, à minuit, les lueurs surnaturelles d'un inexprimable rose. Nous avons devant les yeux l'un et l'autre spectacle. Et la question est de savoir si nous sommes décidés à recueillir les enseignements pratiques de la formidable crise.

Elle se condense dans la muette et sanglante image du Fils de l'homme crucifié sur la croix de la guerre européenne. Voilà bien, je suppose, de quoi secouer toutes les apathies ! Nous sommes scandalisés, irrités, quand nous rencontrons, à l'heure actuelle, un dilettante, ou simplement un bon vivant, ou l'un de ces personnages dont la guerre a troublé momentanément les chères habitudes, mais qui se promettent bien de retourner, le plus tôt possible, après l'orage, à leurs gourmandises préférées, à leur discrète sensualité, à leurs défauts ou à leurs vices favoris. Nous protestons avec amertume : « Non, non, ce n'est pas pour *cela* que nos soldats ont versé leur sang ! » Mais nous-mêmes, d'autre part, nous

dont la détresse est quotidienne, lancinante, nous dont le sommeil fuit les paupières, nous dont les doigts tremblent en ouvrant une lettre militaire, nous enfin qui nous sommes laissés choir comme un sac de pierres dans le gouffre de l'irréparable, avec un cœur lourd de désespoir, sommes-nous certains d'être fidèles, nous-mêmes, à la vision du crucifié ? Puisque le Christ en croix ne parle pas seulement de laideur et de crime, mais de courage rédempteur, puisque ses bras étendus dressent à jamais, dans nos ténèbres, les flambeaux de l'amour et de la foi, pourrons-nous, sous les rafales de la catastrophe européenne, abdiquer toute espérance, renier le Dieu qui vient ? A nous aussi, champions de la Justice, à nous surtout les angoissés, incombe le devoir sublime de relever la tête et d'offrir nos mains pour édifier la Cité future qui déjà sort de terre, fondée sur les sacrifices de nos bien-aimés, illuminée par les rayons qui émanent de la Jérusalem d'en haut.

Je me pose la pathétique interrogation : Quel sera notre programme, ici-bas, désormais ? Quelles répercussions aura la guerre

sur ma conduite ? Je sens bien que le bouleversement mondial autorise, pour chacun, les initiatives privées, les élans personnels d'originalité, et les changements les plus imprévus, les plus radicaux, dans sa façon de vivre. Quelles que puissent être, plus tard ou dès maintenant, les applications pratiques de nos expériences actuelles à notre manière d'agir, à notre train d'existence, à nos traditions familiales, sociales, ecclésiastiques, et quels que puissent être les contre-coups de notre nouvelle attitude sur l'opinion, je comprends bien qu'une âme évangélique, une âme qui contemple, en cet instant même, la crucifixion européenne du Fils de l'homme, se trouve absolument et sereinement affranchie de toute préoccupation du qu'en-dira-t-on.

Et surtout, je ne m'arrête pas à la vieille et classique objection des timorés qui, faiblement, opposent aux forts, aux convaincus, le danger de l'exagération. Voilà bien le dernier argument qui pourrait toucher les hommes d'action, durant la guerre des Titans. Comment ! nous vivons tous, nous respirons, nous marchons, nous dormons, dans l'extraordinaire, le

merveilleux, l'inimaginable ; l'*alpha* de chaque journée est le prodigieux, et son *oméga,* le monstrueux ; semaine après semaine, des mères par milliers, de vraies mères, qui allaient chaque soir border dans son lit leur fils adolescent, le laissent partir brusquement, sans résistance, pour l'endroit précis de la planète où éclatent plusieurs obus à la minute — et vous venez nous suggérer, à nous Français, à nous huguenots, à nous chrétiens, d'éviter... l'exagération !

Cela ferait hausser les épaules. Quiconque traverse la tourmente actuelle sans être transformé, sans se convertir à un idéal supérieur, sans se tourner, corps et âme, vers ce Dieu-Esprit qui nous appelle, sans trêve, à nous dépasser nous-mêmes — celui-là signe son abdication de créature morale, il renie sa dignité d'homme, il observe la guerre avec les yeux atones d'un bœuf qui regarde, en mâchant, la menaçante fumée du Vésuve.



LA BARRIÈRE DE FEU

« Je suis venu jeter sur la terre un grand feu ! »
Ainsi parla Jésus. La flamme est allumée,
En cercle éblouissant, dans la nuit embrumée,
Terrible aux alentours, — le Sauveur au milieu.

D'épouvanter Satan il a formé le vœu ;
Et les monstres, de loin, à travers la fumée,
Clignent des yeux, vaincus par l'épée enflammée
Dont l'éclair menaçant les contraint à l'aveu.

Mais toi, pécheur ! avance, et cesse d'être lâche :
Repentant, accomplis jusques au bout la tâche ;
Montre-toi moins peureux que les fauves rampants.

Entraîné vers le Saint par-dessus l'incendie,
Bondis hors de ton vice et de ta maladie,
Homme enfin ! séparé des loups et des serpents.



VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE

LE MESSAGE DE L'ÉGLISE

I

« Vous êtes la lumière du monde. » (1)
(Matthieu V. 14).

Vous *êtes...* En d'autres termes : *Soyez !* Cette affirmation contient un programme et un mandat. Devenez en pratique ce que vous êtes en principe. L'Eglise est un fanal ; sa mission est donc d'éclairer.

(1) Méditation inspirée par la brochure THE WITNESS OF THE CHURCH IN THE PRESENT CRISIS *(Papers for war time* — Nº 9, Oxford University Press).

Malheureusement, au fort du cyclone qui sévit sur le monde, elle ne projette pas une clarté flamboyante.

Sans doute, les divisions séculaires qui ont déchiré le corps du Christ, privent l'Eglise œcuménique d'un organe central qui permettrait à la chrétienté d'élever, ici-bas, solennellement, la grande voix unanime de son âme collective. C'est dans l'avenir, seulement, que se réalisera la glorieuse et pathétique prophétie du souverain Pasteur : « Il y aura un seul troupeau, un seul berger. »

Mais, en attendant l'avènement de la « sainte Eglise universelle » affirmée dans le credo, Eglise qui cherchera « premièrement le Royaume et la justice de Dieu », Eglise qui unira les cœurs, les imaginations, les pensées, les consciences des hommes, par l'irrésistible influence et la beauté suprême d'un Idéal vivant, Eglise qui supprimera la guerre comme le soleil fond la neige, — en attendant l'avènement de cette véritable catholicité qui marquera la naissance de l'humanité véritable, — chacune des églises particulières a le devoir de travailler, pour sa part, et dans son do-

maine, à propager l'esprit du Christ, à dissiper les ténèbres.

Or, il faut avouer que les églises ne paraissent guère diriger l'opinion ; elles ne semblent pas apporter à notre génération un message prophétique, une parole de Dieu. Assurément, elles se sont penchées sur les béantes plaies de la nation, pour y verser l'huile et le vin du bon Samaritain. Elles ont fait plus ; elles ont hardiment proclamé leur ardente sympathie pour une cause qui est celle de la justice, et intéresse, non seulement l'orientation morale de l'Europe, mais tout l'avenir du genre humain. Enfin, les églises ont rendu hommage à l'héroïsme de nos défenseurs ; et en agissant ainsi, elles ont simplement reconnu leur dette. Ne l'oublions pas un seul instant : quand nous célébrons, en paix, un culte public, c'est grâce à la victoire de la Marne. Aussi, chaque note de nos cantiques, chaque mot de nos liturgies, nous remémorent le sang répandu pour nos libertés et notre idéal. Comment donc nos groupements religieux pourraient-ils rester silencieux, devant le sacrifice des champions de la France et de la Cité future ?

Et pourtant, osons le confesser, pour que l'Eglise de Jésus-Christ soit fidèle à son mandat surnaturel, il ne suffit pas qu'elle se montre patriote. Après tout, même dans l'antiquité païenne, on a vu fleurir les vertus de discipline, d'endurance et d'enthousiasme qui font la force des armées ou la stabilité des Empires ; et, de nos jours, les exemples les plus éclatants de dévouement à la chose publique nous sont venus du Japon, c'est-à-dire d'une terre qui n'est pas soumise à la loi du Christ. Par conséquent, la loyauté au Sauveur impose à l'Eglise un message particulier, distinctif, et qui, sans cesser d'être largement humain, revête l'autorité d'un témoignage divin. « Est-ce qu'une lumière allumée sur une montagne, peut demeurer cachée ? » demande Jésus. Voilà pourquoi la presse religieuse et la chaire chrétienne, pour s'acquitter de leur mandat spécial, refusent d'être un simple démarquage des journaux et des discours politiques, une simple transposition sur les grandes orgues d'une mélodie écrite pour le clairon.



Par exemple, un des traits caractéristiques de l'Evangile est l'appel constant, fondamental, à la repentance. « Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs », déclare le Maître, et il sculpte cette pensée en relief dans la merveilleuse médaille qu'on nomme la parabole du pharisien et du péager.

C'est au pied de la Croix que les apôtres sondèrent l'abîme du péché ; c'est là qu'ils entrevirent sa tragique universalité, sa virulence dramatique ; c'est là que les huguenots trouvèrent le secret austère de l'humiliation qui relève, et les paroles de cette Confession dont le sombre et sublime vitrail prête au culte protestant sa nuance inimitable.

Telle étant la mentalité évangélique, l'Eglise hésiterait-elle à s'humilier, quand les jugements de Dieu semblent s'abattre sur le monde ? Hésiterait-elle à répéter avec l'antique Israël : « Recherchons nos voies, scrutons-les, et retournons à l'Eternel ? » Sans doute, la cause que défend la France en armes, est juste ; mais c'est précisément le contraste entre la splendeur de notre bannière, et l'indignité de nos mains, qui devrait nous jeter

dans la poussière. Que nous soyons devenus, soudain, les champions de la Vérité, de la Justice et de la Paix, n'est-ce pas un miracle de la grâce divine ? Cette pensée est si humiliante, salutairement humiliante, qu'on éprouve une religieuse frayeur à entendre, chaque jour, les dithyrambes exaltés qui encensent notre nation sur un autel d'apothéose. Eh quoi ! prendre l'univers à témoin que, si nos ennemis ont tous les vices, nous possédons quasiment toutes les vertus ? Bien plus, des écrivains aveuglés s'oublient jusqu'à glorifier nos fautes elles-mêmes. A les en croire, on devrait cesser de critiquer l'immoralité d'une certaine littérature française... Malheureux inconscients ! nous frémissons de vos propos insensés, alors que notre France bien-aimée a failli disparaître, corps et biens, au début de la guerre, dans le gouffre creusé par la licence des mœurs et la dépopulation. Pendant les six premiers mois de la fatidique année 1914, les décès, dans notre pays, ont dépassé de 24.000 unités les naissances. Et pour accroître notre angoisse, nous rencontrons aujourd'hui encore, dans nos rues, alors que l'ennemi campe à

quatre-vingt-dix kilomètres de Paris, nous rencontrons des hommes ivres, ou des femmes qui titubent, — au point qu'un médecin vient de s'écrier : « Derrière la France qui se bat, à côté de la France qui travaille, il y a la France qui boit avec une sorte de frénésie. » En vérité, ceux qui flattent nos passions et qui nous détournent de la repentance, ont la bouche mielleuse des faux prophètes. « Arrière de moi, Satan ! » Au moment même où je maudis l'orgueil pangermaniste, je refuse d'être contaminé par le même poison, par cet esprit malin qui se rit des frontières et qui envahit le cœur de tout homme, à l'instant fatal où celui-ci, dans sa folie, prétend rester invulnérable.





VINGT-TROISIÈME DIMANCHE

LE MESSAGE DE L'ÉGLISE

II

« Que votre lumière luise devant les hommes. »

(Matthieu V. 16).

Caractérisons de plus près le message particulier de l'Eglise. Elle prend son point d'appui dans le domaine des réalités morales ; elle est persuadée qu'ici-bas nul assaut contre le mal n'aboutit à des résultats décisifs, tant que le combat est mené avec des armes purement matérielles. Sans doute, il nous faut

écraser le militarisme impérialiste, et briser par la force le glaive brutal qui s'est abattu sur l'Europe dans la perfide pénombre d'un guet-apens prémédité. Mais les régiments qu'on nous oppose ne sont pas le seul ennemi à vaincre, ni même le principal adversaire ; ces formidables armées ne sont que des instruments au service d'un système, des outils gigantesques mus par une idée. Or, le triomphe sur le champ de bataille est inapte, par lui-même, à transformer une mentalité, à dissiper des malentendus, à réfuter un raisonnement. Exterminer des hommes est une besogne... relativement facile ; mais les convertir est une tâche plus ardue. Et cependant, tel est le but ultime que se propose l'Eglise chrétienne, dans le terrible conflit de l'heure présente ; car c'est du cœur, déclarait Jésus, que sortent les mauvais desseins, les vols, les homicides ; et le militarisme, en dernière analyse, est un préjugé mental, une attitude morale, un état d'âme. Pour en venir à bout, l'artillerie ne suffit donc point ; il nous faut compter sur l'énergie mystérieuse de la vérité, sur la puissance impondérable de la prière et de la foi,

et sur l'Esprit du Dieu vivant. En rappelant ces principes immuables du monde spirituel, et en fortifiant dans les cœurs la suprématie des vertus invisibles, sous la foudre et le tonnerre des obus, l'Eglise du Christ prouvera qu'elle comprend sa véritable mission et qu'elle est résolue à s'acquitter de son mandat providentiel.



Allons plus loin. Il est des indignations légitimes, d'indispensables protestations, et même de saintes colères. Cependant, à moins de renier son Maître et de le trahir, l'Eglise est obligée de prendre au sérieux la prière enseignée par Jésus : « Pardonne-nous, ô Père ! comme nous pardonnons. » Rappelons-nous la première invocation du Crucifié lui-même, au Calvaire : « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » — intercession héroïque où s'épanouissait l'idéal du Sermon sur la montagne : « Aimez vos ennemis, autrement, en quoi différez-vous des païens ? » Voilà, dans son éblouissante pureté, l'*extraor-*

dinaire chrétien, l'essence même de l'esprit évangélique en sa beauté immaculée. Comment donc l'Eglise pourrait-elle, aujourd'hui, masquer un tel idéal, sans forfaire au devoir, ou simplement à l'honneur ?

Entendons-nous pourtant. Aimer l'ennemi, ce n'est point lui souhaiter l'impunité pour ses crimes, ni lui épargner le châtiment mérité. Un peuple abusé, intoxiqué, nous a déclaré la guerre ? Nous agirons à son égard, non en bourreaux, mais en chirurgiens ; notre but ne sera pas de le supplicier, mais de l'opérer, non de l'anéantir, mais de le guérir. Voilà dans quel sens nous aimerons l'ennemi qui nous oblige à le combattre ; et alors, loin qu'une passion de haine, de vengeance, de représailles, brûle nos âmes, nous pourrons nous rendre le témoignage que la divine pitié n'a pas déserté nos cœurs ; nous parlerons de l'adversaire sans fulminante rage, ni dédain stupide ; nous relèverons dans sa conduite, non seulement les actes trop nombreux de barbarie, mais les manifestations trop rares de générosité ; tout en maudissant l'abominable système qui a jeté contre nous un peuple armé jusqu'aux dents,

nous resterons équitables et bienveillants envers les individus irresponsables, surtout envers les faibles, les isolés, les souffrants; enfin, puisque nous adorons un Dieu qui est Amour, nous ne cesserons point d'affirmer que l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie, la Bulgarie appartiennent à ce genre humain dont il est dit, dans l'Evangile, que Dieu a aimé le monde entier, au point de lui donner son Fils unique.



Et ici, nous découvrons l'un des caractères les plus originaux et les plus essentiels de l'Eglise, qui plane imperturbablement au-dessus de toutes les frontières politiques et de toutes les barrières de races. C'est la leçon immortelle de la table sacrée. Sinon, que signifie la sainte Cène ? Chaque fois qu'elle est célébrée sur un point quelconque du globe, des hommes très différents, et que tout sépare en apparence, affirment solennellement qu'ils forment un même corps en Christ. Le Sauveur n'a-t-il pas déclaré, lui-même : « Un seul est

votre Maître, et vous êtes tous frères » ? Et encore, dans l'Evangile de la vie intérieure et des intuitions mystiques : « Je suis le cep, vous êtes les sarments » ?

En conséquence, les liens qui réunissent les témoins de Jésus-Christ, sont plus forts que les liens du sang ou de la nationalité ; l'unité des disciples n'est pas fondée sur la nature, elle est spirituelle, c'est-à-dire éternelle ; ses racines plongent dans la participation à une même vie divine.

Et si l'Eglise croit cela, si l'Eglise croit à la présence réelle du Fils de Dieu parmi les hommes, à l'action continue de son Esprit sur la terre, « partout où deux ou trois sont rassemblés en son nom », alors l'Eglise a le devoir certain, primordial et magnifique de rappeler aux belligérants qui se réclament du Christ que les antagonismes politiques sont transitoires. Sans conteste, l'heure n'a pas sonné pour nous de communier, au nom de celui qui est « la Vérité », avec les violateurs de la foi jurée ; nous attendrons pour cela que, désabusés, ils se repentent et « pratiquent les œuvres dignes de la repentance ». Il n'en

reste pas moins que l'Eglise, comme la conscience, ne peut jamais se taire, ni voiler son véritable visage ; et elle a certainement qualité pour se dresser devant l'Europe en vivant reproche ; elle a le droit d'élever, au-dessus des champs de carnage, le pain de la sainte Cène et la coupe de bénédiction, muets symboles et silencieuses prophéties d'une humanité chrétienne et unifiée, gages de l'humanité future.





VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE

A L'HORIZON

Ton règne vienne !
(Matthieu V. 10).

Bénissons l'Eglise pour la splendeur d'un pareil idéal ; car, seule, une vision de ce genre pourra détruire la guerre, la dépoétiser, éteindre sa troublante auréole où brille la gloire, où rougeoie le sang. On n'abolira pas la guerre en vitupérant ses folies ou ses forfaits ; autrement, elle serait déjà devenue impossible. Il faut plutôt présenter à l'imagination humaine un but qui l'enflamme d'une égale ardeur, qui suscite l'esprit de sacrifice, qui purifie les indi-

vidus et les groupes de leur égoïsme hideux ou de leur sordide matérialisme, un but qui soude les énergies les plus intenses au brasier d'un enthousiasme commun, et qui soulève des nations entières au rythme entraînant d'une irrésistible fanfare.

Or, l'Eglise possède un tel idéal, c'est le Royaume de Dieu. « Ton règne vienne ! Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Le Royaume de Dieu, c'est l'avènement d'une humanité fraternelle, une et indivisible, où la concurrence et la guerre seront remplacées par la coopération, et où, cependant, le principe des nationalités autonomes sera devenu plus vénérable que jamais ; en effet, chaque peuple sera intangible dans la mesure même où il aura librement subordonné son génie particulier à la cause souveraine du Royaume de Dieu ; et c'est ainsi qu'à travers l'organisme mondial des cinq continents fédérés, retentiront les pulsations d'un seul cœur.

Auguste idéal dont l'Eglise chrétienne a le dépôt ! Malheur à elle, trois fois malheur ! si elle cessait d'en être la gardienne. Honte à son impardonnable lâcheté, si elle murmurait,

découragée : « Le flambeau que Jésus-Christ m'a confié, est inutilisable. » Ce serait trahir le Crucifié ; car il nous a montré, lui, que pour servir un idéal, il faut aller jusqu'à la croix.

Et qui sait, en effet, jusqu'où nous entraînera l'effort inouï qui va s'imposer à l'Eglise, après la guerre, pour penser à nouveau sa foi et sa morale? Assurément, le conflit actuel des nations occidentales est la faillite notoire, ou même la banqueroute frauduleuse, d'un certain christianisme traditionnel. Tous les chrétiens devront retourner au catéchisme, mais à celui de l'Evangile ; et la question dominante qui, demain, hantera l'Eglise est celle-ci : comment appliquer les principes du Christ à la civilisation moderne, au monde commercial et industriel, à nos problèmes politiques et sociaux, aux relations internationales ? Comment nous y prendre, ô mon Dieu! pour que la conception évangélique de la vie devienne une puissance réelle, une énergie active, une force concrète, ici-bas ? Combien de dogmes chancellent ! Combien de traditions s'écroulent ! Déjà de noirs vols d'erreurs, de préjugés et de men-

songes s'en échappent, comme des essaims ténébreux de chauves-souris.

Hélas ! dans l'état présent du monde, une guerre peut s'imposer à la conscience ; néanmoins, si l'Eglise de Jésus-Christ se bornait à légitimer le recours aux armes, sans s'agenouiller en même temps à Gethsémané, pour y rechercher avec angoisse, et sous la sueur de sang, la voie divine et certaine qui mènerait les peuples réconciliés au Royaume promis de la paix, l'Eglise de Jésus-Christ se rendrait coupable d'apostasie... Mais prenons courage ! Elle « ne succombera point à la tentation » et à l'épreuve. Elle sera « délivrée du mal ». Déjà l'Esprit de Dieu l'humilie, la purifie, et renouvelle ses énergies spirituelles en vue des tâches illimitées qui l'attendent. Elle comprend qu'il faut monter sur la falaise, en pleine tempête, pour y allumer le phare. Et ce petit scintillement, dans la tourmente, parle déjà d'espoir à d'innombrables âmes en détresse. Oh ! l'on a soif d'espérance, en Europe. Lugubre apparaît l'avenir. Le spectre de la ruine financière erre autour de chaque pays belligérant, vastes étendues mélancoliques hé-

rissées de croix tombales et de béquilles. « Bien coupé, déclarait Catherine de Médicis, après un meurtre, maintenant il faut recoudre. » Mais comment songer à l'avenir et aux reconstructions nécessaires, dans tous les domaines, si les plaies de l'occident sont trop profondes et suppurent indéfiniment ?

Telles sont, dès aujourd'hui, les nuées qui s'amoncellent dans le ciel enténébré de l'âme européenne. Et c'est l'occasion ou jamais, pour l'Eglise, d'être la lumière sur la montagne. Des millions et des millions de créatures accablées guettent le divin signal, ce message consolateur et rédempteur. Comme au début de l'ère chrétienne, alors que l'Evangile jetait les semences de la vie éternelle dans les fissures d'un monde perdu, et transformait ses crevasses en sillons — l'Eglise du Christ, une fois de plus, fera passer le souffle de la résurrection sur les yeux fermés d'une société agonisante, et la mort sera vaincue. Chrétiens, relevons la tête ! où le péché abondait, la grâce de Dieu surabondera. L'Esprit de l'Eternel est à l'œuvre dans le chaos ; il plane dans les ténèbres de la Genèse ; et si nous osons le

croire, les entrailles de l'abîme deviendront créatrices. Oui, si nous le voulons, si nous savons collaborer avec le Vivant par la repentance et la prière, par la pensée et par le sacrifice, nous verrons sortir de terre — d'un sol trempé de nos larmes et de notre sang — nous verrons sortir les murailles de la Cité future, de cette Jérusalem nouvelle qui reste le but sacré des efforts séculaires et des aveugles souffrances de l'humanité tout entière. Et alors sera réalisée, non seulement pour « Zabulon, Nephtali » ou la « Galilée des païens » — mais pour l'Europe et le globe — la pathétique prédiction du prophète Esaïe : « Le peuple assis dans les ténèbres a contemplé une grande lumière ; et sur ceux qui gisaient dans l'ombre de la mort, une aurore a resplendi ! »



SOUS LES ÉTOILES

Notre monde solaire, en sa course éperdue,
S'est rapproché d'Hercule, entre l'aube et le soir ;
La constellation, lumineux reposoir,
Nous tire, haletants, à travers l'étendue.

Telle une épée, encor, par un fil suspendue,
Et qui, de jour en jour, hésiterait à choir,
Mais dont je sentirais la pointe se mouvoir,
La mort est vers mon front lentement descendue.

Seigneur, c'est ton Esprit qui mène l'univers !
Il ira jusqu'au bout, sans recul ni revers.
Cette nuit marque aussi quelque cime gravie

Vers ton règne lointain... Guéri de mon effroi,
Et fier d'être homme, ô Dieu ! je salue avec foi
Le but prédestiné de l'éternelle vie.



VINGT-CINQUIÈME DIMANCHE

VERS LA CITÉ FUTURE

I

> *« Quand vous entendrez parler de guerres et de révolutions, n'en soyez pas effrayés, il faut, en effet, que ces choses arrivent premièrement. »*
>
> (Luc XXI, 9).

Comme une rose de Jéricho, desséchée, ratatinée, se dilate et s'épanouit dans l'eau, de même certaines formes oubliées des Ecritures sacrées d'Israël, formes toutes fanées, reprennent le plus vif coloris dans le torrent des événements actuels. Je veux parler de ces *apoca-*

lypses, de ces *révélations,* où l'âme juive exprima, jadis, aux époques de détresse nationale, son indéfectible espérance dans la victoire du Messie et dans l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre. Dans l'Ancien Testament, le livre de Daniel est un échantillon fameux de ce genre littéraire ; dans le Nouveau Testament, les visions du solitaire de Patmos jaillissent de la même source ; et le grand discours du Christ sur la fin du monde obéit à une inspiration analogue. Je contemple cette fresque immense, à la fois ténébreuse et flamboyante : « Nation soulevée contre nation, royaume contre royaume. Vastes tremblements de terre, famines et pestes. Au firmament, de terribles phénomènes et des prodiges ; sur la terre, angoisse des peuples, au mugissement de la mer et des flots ; sous l'ébranlement des célestes puissances, des hommes expirant de terreur. Au premier signe de ces choses, redressez-vous, levez la tête, parce que votre délivrance approchera. »

Quelle délivrance ? La manifestation triomphale du Messie, annoncée par de redoutables fléaux et des catastrophes mondiales. Telle

était la croyance des Israélites pieux au début de l'ère chrétienne, doctrine dont les racines plongeaient, elles-mêmes, dans le sol de la mythologie préhistorique : des récits fabuleux, précieusement transmis d'âge en âge, racontaient la lutte primitive du Chaos contre la Lumière, et l'écrasement du dragon, au lendemain de la création, prophétique symbole de son anéantissement définitif dans un avenir de gloire.

Ces admirables intuitions de l'âme universelle, ou plutôt, ces révélations en elle de l'Esprit divin, n'ont jamais laissé la race humaine sans bouclier contre les pires assauts de la destinée et les monstres de l'abîme. Défiant avec audace toutes les prétendues fatalités qui devaient l'enchaîner à la brute, elle n'a jamais désespéré de son développement futur, de son éducation continue et de sa propre rédemption. Or, c'est en Israël qu'elle a pris pleine conscience de ses mystérieuses prérogatives ; c'est par les yeux des voyants hébreux qu'elle a contemplé, à l'horizon, l'accomplissement des promesses de l'Eternel dans la Jérusalem nouvelle. Et cette radieuse

foi est restée celle de la chrétienté ; au nom même de Jésus, nous attendons toujours l'avènement du Fils de l'homme, la naissance, ici-bas, d'une humanité humanisée, et l'exaucement de l'oraison dominicale : « Ton règne vienne ! »

Tel est le but suprême vers lequel tend l'histoire, et qui darde sa lumière, comme un éblouissant réflecteur, sur nos plus ténébreux chemins. « Que les guerres et les révolutions ne vous alarment point ; car il faut que ces choses arrivent premièrement. » En d'autres termes, étant donné l'état du monde et la puissance du péché, le Fils de l'homme ne marchera vers l'apothéose qu'à travers un tourbillon de souffrances. Mais le Fils de l'homme, après tout, sous un aspect très réel, essentiel, c'est l'humanité elle-même, puisqu'il a déclaré solennellement, dans la parabole du Jugement dernier, qu'il s'identifiait avec tout opprimé, tout affamé, tout prisonnier, tout hors-la-loi. Par fidélité à l'esprit du Sauveur, je puis donc moderniser sa pensée, en laïciser le langage, et m'arrêter à cette conclusion dramatique : Dans les crises extrêmes qui accompagnent, ici-bas,

la naissance laborieuse d'un idéal de justice et de fraternité, nous assistons aux douleurs d'enfantement de la démocratie.

J'entends ce mot dans son sens le plus large et le plus humain, sans aucune allusion à nos débats politiques, et sans aucune prétention à monopoliser, pour la France républicaine, l'esprit démocratique : il brille, au contraire, du plus vif éclat, dans les monarchies belge et anglaise, et je ne pose pas, ici, une question de régime gouvernemental, mais une question d'inspiration morale et spirituelle.

Je reste donc sur le terrain religieux ; toutefois, en me prévalant de la magnifique et miséricordieuse audace du Sauveur, quand il osa proclamer, dans le sommaire de la Loi, le caractère laïque de l'amour pour Dieu, et le caractère sacré de l'amour pour l'homme, en ces termes définitifs : « Le deuxième commandement est pareil au premier. »

A ce point de vue, notre vieille Bible, toute pleine de l'espérance du Royaume de Dieu et de la « terre nouvelle où la justice habitera », toute pleine d'appels pathétiques au Messie et de vibrantes invocations à Jésus-Christ triom-

phateur, entraîné sur les nuées, notre vieille Bible est, précisément, la charte incontestable de l'idéal démocratique.

Par exemple, Jésus commentait, pour les disciples d'Emmaüs, « la Loi, les Prophètes, les Psaumes ». Or, la figure de Moïse est celle du génial émancipateur d'un peuple de parias ; et la législation qui porte son nom organise le travail et la propriété de manière à rendre le paupérisme impossible. Les prophètes sont les défenseurs-nés des spoliés : « Tu es un voleur et un assassin ! » déclare Elie au roi Achab; et ces témoins du Dieu vivant forgent, dans la nation, une âme qui resta libre, indomptablement, même sous la domination étrangère. On le vit bien quand elle poussa, dans les psaumes, son immortelle protestation contre la tyrannie ecclésiastique ou séculière, cri sublime, cri vengeur, dont l'écho ira se répercutant d'âge en âge.

J'ouvre le Nouveau Testament. Jean le Baptiste, précurseur de l'Evangile, se donne, avant tout, pour un héritier des prophètes. L'Eglise primitive glorifie en Jésus un fils d'artisan, né sur la paille ; et le *Magnificat,* entonné par sa

mère, est un authentique hymne à l'Egalité. Quant à la compassion du Christ lui-même pour les faibles, les malades, les méprisés, les indignes, les hérétiques, les pécheurs touchés de repentance, elle n'a d'équivalent que son indignation contre les « hypocrites » qui *dévorent les maisons des veuves.* « Dieu seul est votre maître, et vous êtes tous frères ! » telle est sa devise. Elle devait lui coûter la vie ; et les dirigeants lui infligèrent le supplice des esclaves.

Mais quelle ne fut pas la revanche de son esprit dans les siens ! C'est l'Eglise de Jérusalem, avec le loyal et candide communisme de la Pentecôte. C'est l'apôtre Paul, champion de la liberté chrétienne, de la solidarité, et de la fraternité internationale : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni barbare, ni Scythe, mais Christ est tout et en tous ! » C'est le tribun Jacques, avec ses anathèmes contre l'exploitation des moissonneurs frustrés de leur salaire...

En vérité, toutes les pages de la Bible, comme autant d'oriflammes soulevés par une même brise, battent ensemble, et d'une même envolée, au souffle de la justice. Et chaque fois

que nous prions : « Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » — (c'est-à-dire, en *pratique* aussi bien qu'en *théorie*) — nous appelons de nos vœux les plus ardents, les plus réfléchis, — la prière étant l'expression suprême de nos désirs les plus profonds — nous appelons l'avènement d'une société où les hommes s'aimeront.



L'IDÉAL SOCIAL

Après l'âge de fer et le règne de l'or,
L'humanité pressent, déjà, l'ère de l'âme :
La séculaire nuit s'empourpre de la flamme
D'une aube où l'espérance élargit son essor.

Fanfares, éclatez ! Sonnez, cuivres et cors !
O cité de justice ! un monde entier t'acclame.
Dans tes murs fraternels, au sortir d'un long drame,
Le peuple des souffrants chantera ses trésors.

Ici-bas, désormais, nul cœur ne se dérobe
Au Verbe social, irrésistible et probe :
Il émeut les tenants de la loi des aïeux.

L'Esprit consume en eux la morgue évanouie ;
« Ils sont comme une armée hésitante, éblouie,
Et qui marche au combat, le soleil dans les yeux. »



VINGT-SIXIÈME DIMANCHE

VERS LA CITÉ FUTURE

II

« La lumière est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue. »
(Jean I. 11).

Hélas ! l'histoire de l'exaucement de l'oraison dominicale est un drame. Et notre pauvre humanité, souffrante et pécheresse, n'a jamais cessé d'illustrer par son exemple, à toutes les époques, sous tous les climats et dans toutes les conditions, la fable du loup et de l'agneau... « La raison du plus fort est toujours la meilleure ! » voilà ce qui fut gravé sur l'écriteau

du Calvaire. Ceux qui assassinèrent légalement le Fils de l'homme, les chefs religieux de la nation juive, exécraient le commun peuple, au point de le considérer comme impie par nature et voué à la malédiction ; ils enseignaient que l'espoir de la résurrection était interdit aux rustres ; ils démontraient qu'on pouvait les tuer sans péché. Mais, à travers le vaste Empire des Césars, la société païenne s'étendait, plus impitoyable encore : partagée en deux camps hostiles, créanciers et débiteurs, elle plaçait la liberté, et même la vie des insolvables, et de leurs enfants, à la merci de quelques richissimes familles qui gouvernaient, par la terreur, une innombrable cohue d'esclaves.

Tel est le milieu où l'Evangile vint organiser des communautés subversives où le maître était simple catéchumène, parfois, tandis que le serviteur était « ancien » ou pasteur ; voilà le monde où les Pères de l'Eglise osèrent prêcher, avec saint Basile : « On appelle voleur celui qui enlève à un homme ses habits. Mais celui qui refuse de couvrir son frère nu, méritera-t-il une autre appellation ? »

A ces traits, qui n'aurait reconnu la proximité du Christ ? Qui n'aurait entendu, à travers l'Occident, les pas du Fils de l'homme qui vient ?

Alors, l'antique loup de la férocité humaine prétendit barrer la route à l'Agneau de Dieu. Le vieux monde, baptisé chrétien, mais resté païen de cœur, prépara la résistance. Et la tranchée la plus profonde où il organisa la défensive, ce fut l'Eglise officielle au moyen âge, la hiérarchie romaine.

Tous les mouvements de réforme ecclésiastique partirent du peuple ou allèrent vers lui. Mais combien de bûchers, allumés par l'Eglise, jalonnèrent, d'étape en étape, le chemin de l'émancipation, la route douloureuse du Fils de l'homme, la *Via dolorosa* de la multitude portant sa croix !

Dans le fond des choses, réforme religieuse et réforme sociale étaient inséparables. Consciemment ou inconsciemment, que furent Pierre Valdo en France, au XIIe siècle, François d'Assise en Italie, au XIIIe, Wiclif en Angleterre, au XIVe, Jean Hus à Prague et Savonarole à Florence au XVe, Luther et Calvin au

XVIe, sinon des pionniers de la démocratie ? Et d'autre part, combien de soulèvements populaires, en apparence purement politiques, sortaient des entrailles mêmes de la Bible ! Que de fois les paysans, poussés à bout par la famine ou par les exactions, se réclamèrent de l'Evangile, pour présenter, agenouillés, leurs justes doléances à des maîtres « très chrétiens » qui les massacrèrent ! Que de fois la chevalerie, inquiétée par le mouvement émancipateur des communes, tendit des inondations sanglantes entre les privilèges menacés de la féodalité et cette même foule dont le bon Berger disait : « Je suis ému de compassion pour elle, car elle est languissante et abattue comme un troupeau sans guide ! » Que de fois les noirs gémissements du manant, du vilain, du serf, rencontrèrent dans l'espace, par les belles nuits d'été, les pleurs de lumière des étoiles filantes ! Oh ! combien d'iniquités séculaires, combien de colères étouffées, et de silencieuses tortures, et de prières inexaucées, finirent par éclater, dans la Révolution française, comme des gaz longtemps comprimés se libèrent par un volcan.

Ce fut une époque d'indicibles souffrances, où les crimes jaillirent comme les étincelles sur la meule du rémouleur, mais où l'esprit des vieux prophètes et des temps nouveaux affûtait l'outil de la démocratie future. Et ce labeur s'est continué, sans trêve, à travers le XIX[e] siècle. Enfin réveillé de sa léthargie, le peuple, en Occident, réclama le pain et la liberté. Noir de charbon ou blanc de coton, il revendiqua le suffrage universel et le droit d'association, c'est-à-dire le droit à la pensée, à la dignité humaine, à la paix internationale, à la vie — le droit au Devoir (cette autre dénomination de Dieu !). Mais nous n'ignorons pas comment le Fils de l'homme, à plus d'une reprise et en plus d'une contrée, au cours du siècle dernier, s'est vu outragé, persécuté, par les scribes et les pharisiens modernes ; on l'a pourchassé, tantôt à coups de fusils, tantôt à coups de lois ; et c'est lui qui râle, aujourd'hui même, dans certains cachots de l'ancien et du nouveau monde, comme traître à la patrie, à la famille et à la religion.

N'importe ! le Messie n'a jamais eu peur des étiquettes et des surnoms. Celui qui fut

traité, en Palestine, de fou, de méchant, de démagogue et d'imposteur, est médiocrement ému quand on inscrit sur sa feuille de signalement : anabaptiste, doukhobore, socialiste, anarchiste ou tolstoïen. Le Christ en a supporté bien d'autres ! Et d'avance, il avait fourni la mesure de son flegme surnaturel, de sa divine impassibilité sous l'orage, dans cette parole d'une sérénité grandiose : « Quand vous entendrez parler de guerres et de révolutions, ne tremblez point, c'est le cours inévitable des choses ! C'est le défilé qui mène à la terre promise. »



PRÉSENCE RÉELLE

« J'aime l'humanité, qu'importe l'Evangile ! »
C'est le cri de l'époque. Et sans être chrétien,
L'anarchiste incrédule, ivre du plus grand bien,
Pétrit pour l'Idéal une vivante argile.

Mais le Serviteur-né de la foule inhabile,
L'éternel Méconnu, qui ne demande rien,
Sinon que son esprit passe enfin dans le tien
— O monde enamouré de ta force imbécile ! —

L'immortel Anonyme est sans crainte, ici-bas.
Car sa cause est gagnée : on marche sur ses pas,
On brûle de sa flamme inextinguible et lente,

Et les siècles futurs, Galiléen vainqueur !
Garderaient, comme on garde une insigne liqueur,
D'un Jésus oublié l'âme à jamais présente.



VINGT-SEPTIÈME DIMANCHE

VERS LA CITÉ FUTURE

III

« Ce qui manque aux souffrances de Christ, je l'achève en ma chair pour son corps qui est l'Eglise. »

(Colossiens I. 24).

Il faut nous élever sur les cimes pour apprécier la guerre actuelle avec justesse et intelligence. A dessein, j'emploie ces termes empruntés au domaine de la pensée ; car le formidable conflit où s'étreignent les nations les plus savantes et les plus christianisées de la planète mérite, assurément, d'être compris. Les mil-

lions d'hommes baptisés qu'un bref signal télégraphique a précipités, poitrine contre poitrine, dans un choc désespéré, ne sont pas tous de simples brutes ou de purs barbares. Une idée plane sur ce drame, comme l'Esprit de Dieu sur les ténèbres primitives.

Certes, je ne songe pas à glorifier le recours au glaive pour la solution des problèmes internationaux ; je refuse de me prosterner, à mon tour, devant l'autel de la violence, devant la statue blindée du dieu Mars. « O Eternel, s'écriait le psalmiste, en parlant des idolâtres, je ne répands pas leurs libations de sang ! » A plus forte raison, nous, disciples du Crucifié — ou qui, du moins, aspirons à le devenir toujours davantage — à plus forte raison devons-nous haïr et maudire la guerre. Et si nos yeux, malgré tout, restaient encore incapables d'en discerner le caractère blasphématoire et l'horreur infernale, unissons-nous au triste aveugle des évangiles, pour jeter vers le Sauveur cette supplication éperdue : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! »

Néanmoins, puisque le conflit a éclaté malgré notre France, et puisqu'elle combat l'en-

vahisseur avec une opiniâtreté courageuse et grave, il est bien légitime pour notre cœur, bien nécessaire pour notre conscience, d'interpréter idéalement notre participation à la mêlée tragique des peuples.

Or, la tâche, à ce point de vue, nous est singulièrement facilitée par les circonstances, car la nation est unanime dans son effort, et la formule officielle, presque banale : « Au nom du peuple français », est devenue vivante, rayonnante ! Le fait est remarquable. Il n'était point de pays au monde où la classe ouvrière eût proclamé aussi nettement que chez nous, avec autant d'ardeur et de lucidité, avec autant de bon sens passionné, la fraternité foncière des nations ou la folie criminelle des guerres... Soudain, le clairon sonne, le canon tonne : elle court aux armes, elle vole à la frontière.

Pourquoi ? Mais pour demeurer fidèle à elle-même, pour défendre son idéal brutalement menacé par l'agresseur.

Rien de plus émouvant. Il se produisit là, non seulement un sursaut d'indignation morale, mais un réveil des énergies spiritualistes dans l'âme populaire. On avait longtemps pré-

conisé, dans un certain prolétariat, une indifférence dédaigneuse pour les institutions républicaines, pour les mots pompeux de 1830 et de 1848 : *Devoir, Justice, Conscience, Liberté,* pour les valeurs invisibles ; on avait expliqué le mouvement de l'histoire par le seul ressort matériel des intérêts en conflit — et je ne méconnais point la part de vérité qui soutient ces théories — mais, brusquement, sous le poids de l'aigle prussien, elles se sont effondrées. Et notre peuple ouvrier a clamé, d'une seule voix, avec toutes les classes de la nation : Au drapeau ! pour l'avenir de la démocratie. Au drapeau ! pour le respect des faibles et le principe des nationalités. Au drapeau ! contre les puissances de proie et le militarisme oppresseur. Au drapeau !... pour la paix du globe.

Il y a donc une philosophie possible de la guerre actuelle ; celle-ci revêt une signification morale, et même quasi-mystique, lorsqu'on envisage ses racines profondes et ses fruits possibles, car elle met aux prises — je ne dis pas deux *races* (pareilles formules n'expliquent rien !) — mais deux *idéals.* D'un côté, on prétend imposer au monde, par la puis-

sance des armes, la culture d'un *Etat* fort ; de l'autre, on préconise, par une libre fédération des peuples, le développement fraternel d'une *société* des nations. D'une part, l'Etat; de l'autre, la société.

Le premier idéal est celui de l'antiquité païenne, alors que chaque Etat, constitué pour lui-même, dans un isolement farouche, écrasait implacablement toute velléité d'individualisme dans la personne ou dans le groupe.

Le second idéal est celui de la civilisation chrétienne ; il s'inspire du « Notre Père », il élargit l'âme et embrasse toutes les familles de la terre dans une espérance œcuménique ; mais en même temps, et dans la mesure où il se réclame d'une paternité universelle, il multiplie les fils de Dieu, il respecte ses enfants, d'un pôle à l'autre pôle, il sauvegarde la personnalité morale sous ses formes les plus variées, il établit l'individualité sur une inébranlable base.

Un pareil idéal est, essentiellement, celui de la démocratie ou, si l'on préfère, celui de l'humanité elle-même, dont les destinées mystérieuses et l'avance providentielle s'identifient avec l'avènement progressif du Fils de l'hom-

me. « Au milieu de vous, déclarait Jean, au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas ! »... Du fond des âges, il vient ; il monte, lentement, de Calvaire en Calvaire, mais il monte, et le genre humain s'élève avec lui. Aujourd'hui, la voie escarpée traverse un cyclone de feu et de sang ; mais la Parole faite chair, le Verbe incarné qui chemine par nos sentiers, ne s'arrêtera pas pour si peu. Seulement, pour bénéficier de sa persévérance rédemptrice, il nous faut consentir à peiner, avec le Sauveur, pour la cause du Royaume de Dieu.

Après tout, c'est la seule consolation efficace dans notre détresse actuelle. Notre France a déjà souffert beaucoup, elle souffrira encore. Elle verse à torrents son or, ses larmes et son sang. Elle combat ? C'est peu dire. Pareille à Prométhée enchaîné au roc, elle est déchiquetée vive par le bec d'un vautour ; ses villages sont incendiés, ses villes sont bombardées, ses monuments d'art sont ruinés ; la reine des cathédrales, souillée, défigurée, tend vers les pluies d'hiver son « visage vitriolé »... Et les attentats contre les pierres ne sont rien, auprès

des crimes contre les corps et contre les âmes. Quant à nos défenseurs !... Est-il une seule famille, sur notre territoire, qui n'entende, jour et nuit, en esprit, les balles siffler autour d'une tête chérie, ou qui n'ait déjà reçu en plein cœur le projectile fatal qui a frappé un soldat bien-aimé ?

N'importe ! pour l'amour du Fils de l'homme, pour l'amour de l'humanité pacifiée, fraternelle et juste, qui existera demain, nous osons répéter avec l'apôtre : « Je me réjouis dans les souffrances que j'endure pour la communauté tout entière, je veux dire pour le corps du Christ. »

Oui, dans la communion avec le Maître prédestiné des âmes et des nations, nos douleurs ne vont pas à la mort, mais à la vie. Toutes ces frayeurs, et ces insomnies, et ces sueurs froides, et ces fièvres, et ces plaies sanglantes, et ces agonies solitaires, tout cela est un enfantement, l'enfantement de la démocratie universelle. « Quand rugiront les guerres et les révolutions, point de panique ! Il faut, en effet, que ces choses arrivent premièrement. » Elles sont le prélude inexorable d'une indicible

délivrance. « En vérité, en vérité, je vous le déclare, vous pleurerez et vous gémirez, dit Jésus, mais votre lamentation se changera en joie. Lorsque l'enfant est né, la mère oublie son angoisse, tant est grande son extase d'avoir mis au monde un homme. » Mais si l'allégresse est radieuse, ineffable, pour l'apparition d'un seul être humain, quels ne seront pas les transports des cieux et de la terre, à la naissance d'une humanité entière, d'une humanité nouvelle à l'image de Dieu !



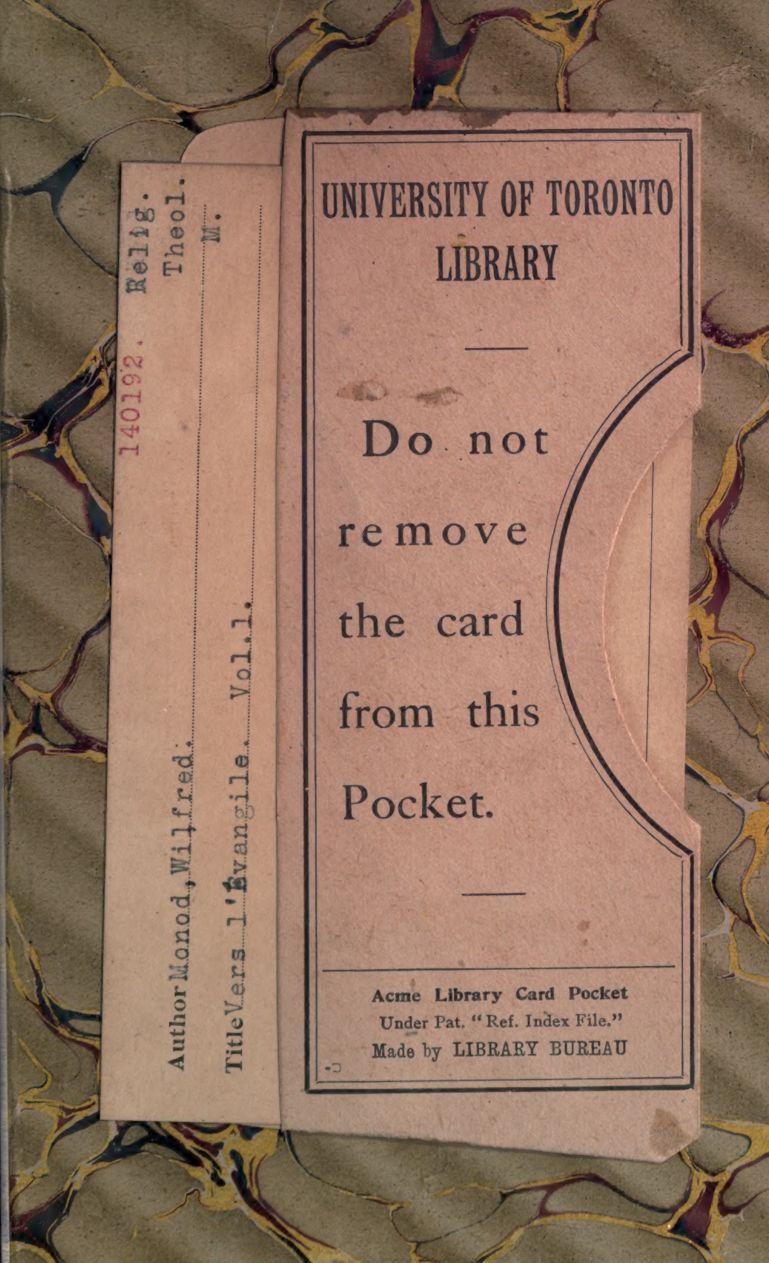


Table des Matières



CAHORS, IMPRIMERIE COUESLANT. — 18.532




140192. Relig. Theol.
M.
Author Monod, Wilfred.
Title Vers l'Evangile. Vol.1.
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

